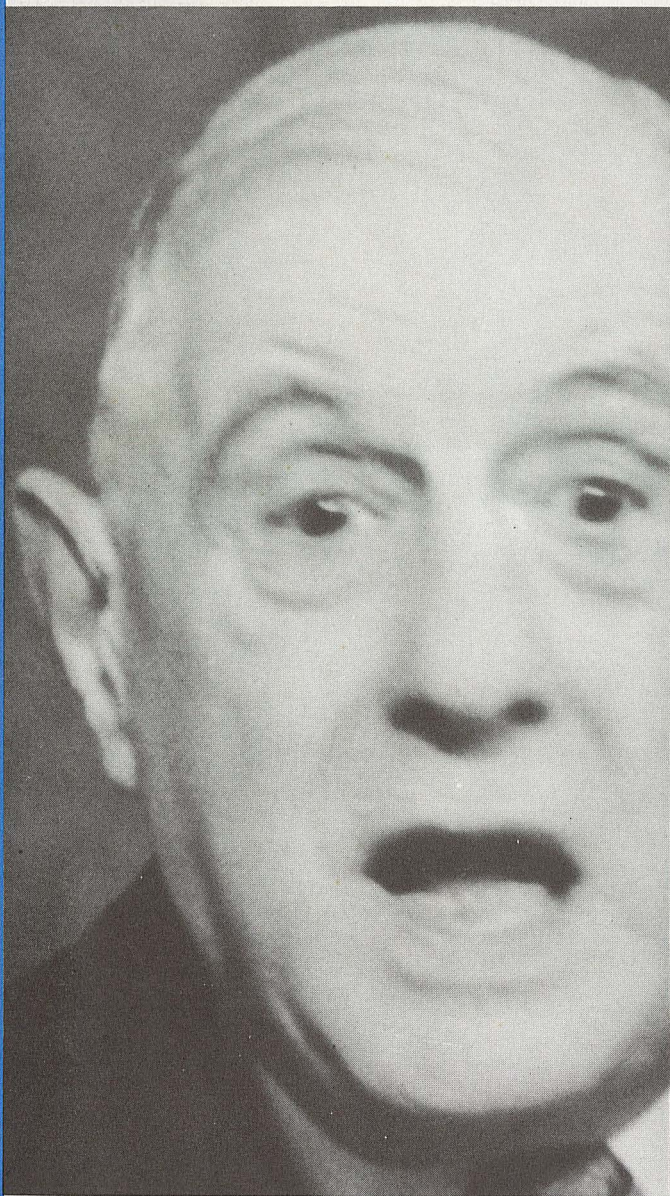


EUROPE ACTION



L'AFFAIRE
BEN BARKA
DE
GAULLE
A
PEUR

PRIERE A SAINT-MICHEL

Michel l'Archange, pour nous, rien ne te demandons.

Nous te prions pour nos frères tombés sur les pistes, dans la brousse et dans la jungle,

pour nos frères morts dans les déserts brûlants et dans les neiges froides,

pour nos frères dormant dans les grands cimetières, et pour nos frères disparus en terres étrangères,

pour nos frères dont les corps perdus errent dans les mers, pour ceux qui n'auront jamais une croix sur leur tombe et l'ombre d'un cyprès, pour ceux qui ont souffert, qui ont eu peur, qui ont tremblé...

pour ceux qui sont morts seuls sans mère et sans amis pour leur tenir la main, et dont nul n'a gardé aucune souvenance,

et pour ceux que nous avons vu mourir auprès de nous.

Nous te prions pour ceux qui étaient nos camarades et pour ceux qui étaient en face. Ils furent tous martyrs de grande délivrance, et la pluie dissout le visage des morts de la même manière.

Et ils sont tous nos frères.

Michel l'Archange, nous te prions pour nos frères enchaînés, non pour leur donner du courage, car ils en ont à offrir.

Nous te prions pour nous laisser un peu de leur peine car nous avons toujours tout partagé.

Nous te prions, Michel l'Archange, pour ceux qui pleurent leurs enfants, leurs parents, leur patrie...

Pour ceux que nous avons mission de défendre, et que nous avons abandonné.

Michel l'Archange, nous te prions pour nos frères tombés sous les balles françaises.

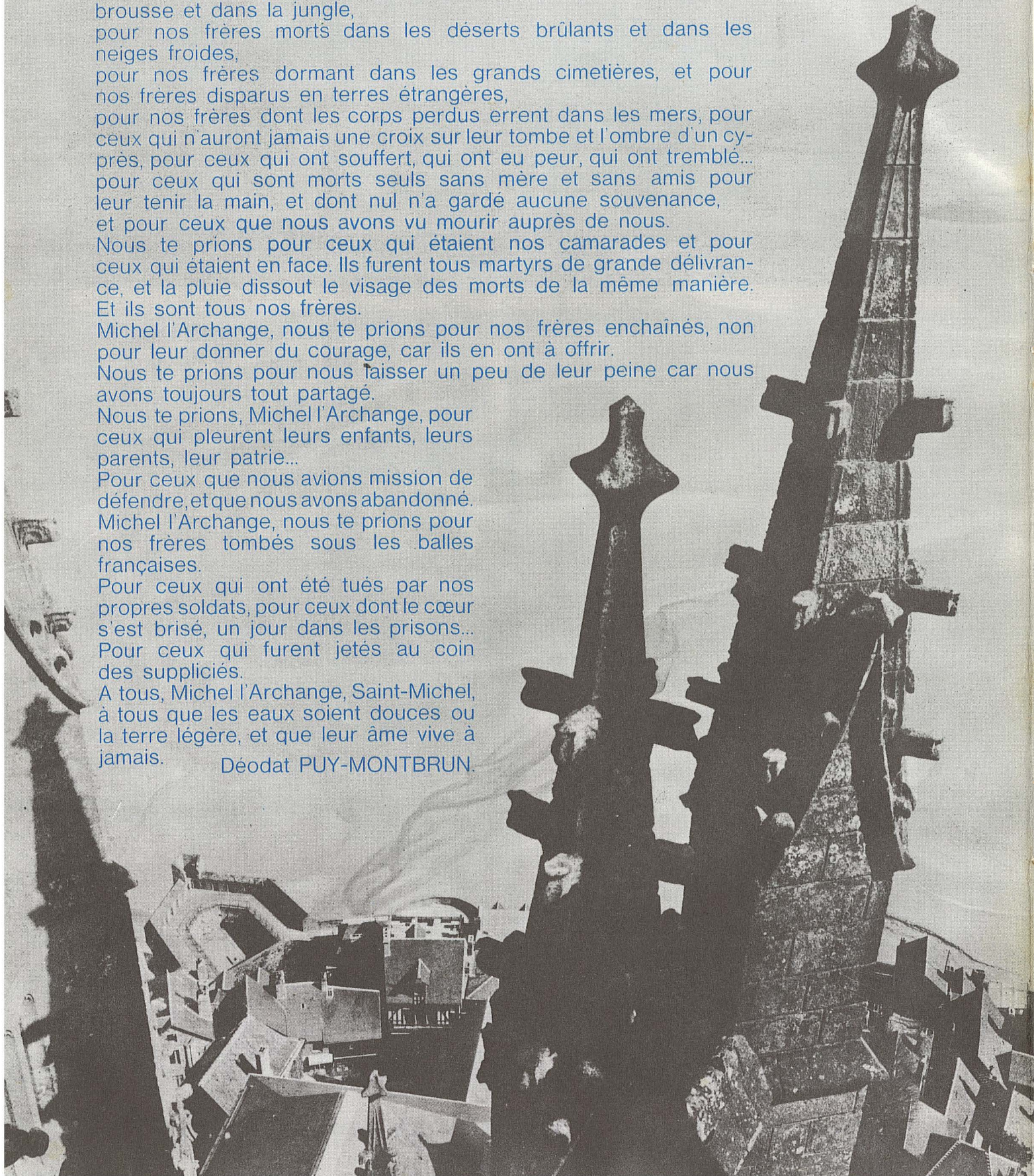
Pour ceux qui ont été tués par nos propres soldats, pour ceux dont le cœur s'est brisé, un jour dans les prisons...

Pour ceux qui furent jetés au coin des suppliciés.

A tous, Michel l'Archange, Saint-Michel,

à tous que les eaux soient douces ou la terre légère, et que leur âme vive à jamais.

Déodat PUY-MONTBRUN.



EUROPE ACTION

MAGAZINE DE L'HOMME OCCIDENTAL
68, rue de Vaugirard, Paris VI^e. Tél. 222.76.06

DIRECTEUR : *Christian Poinsignon.*
DIRECTEUR POLITIQUE : *Dominique Venner.*
RÉDACTEUR EN CHEF : *Jean Mabire.*
COMITÉ DE RÉDACTION : *Pierre d'Arribère, Coral, Jean Denipierre, Jacques Devidal, Gilles Fournier, Pierre Hofstetter, Pierre Lamotte, Guy Lancelot, Fabrice Laroche, Pierre Marcénet, François d'Orcival, Loïc Kerarvor, Guy Persac, Henri Prieur et Jean Muscat (Service Photo).*

CORRESPONDANTS :
Espagne : *Antonio Bernardo.* Etats-Unis : *Pieter Wilkinson.*
Amérique Latine : *Erwin Ratz.* Italie : *Antonio Lombardo.*
Allemagne : *Wolfgang Silling.* Portugal : *Zarco M. Ferreira.*
Grande-Bretagne : *Dr J. M. Mallett.*

Directeur de la publication : *Christian Poinsignon.* — Imprimerie Dévé, Evreux. — Dépôt légal : septembre 1966 — Périodicité mensuelle.

Triste rentrée pour De Gaulle : l'ouverture du procès Ben Barka

DE GAULLE A PEUR. POURQUOI ?

Vous le saurez, en lisant l'article de Dominique VENNÉ :
Le cadavre dans le placard (pp. 5 à 14).

LE MONDE BOUGE. COMMENT ?

Vous le saurez, en lisant la chronique de F. LAROCHE :
Quatre semaines en France et dans le monde (pp. 14 à 19).

UN HOMME MYSTÉRIeux. QUI EST-CE ?

Vous le saurez, en lisant l'article de François d'ORCIVAL :
Les mystères d'André Malraux (pp. 20 à 22).

UNE GUERRE INCONNUE. OU ET QUAND ?

Vous le saurez, en lisant le livre de Fairfax DOWNEY :
Les guerres indiennes (pp. 26 à 28).

DEUX FILMS IMPORTANTS. POURQUOI ?

Vous le saurez, en lisant l'article de Jean MABIRE :
L'exilé déçu et le soldat perdu (pp. 32 à 34).

PHOTOGRAPHIES DE CE NUMÉRO

Editions Gallimard : p. 23. Centre Culturel Américain U.S.I.S. : pp. 38 (milieu) et 39 (bas). Jean Muscat : 29, 37, 39 (haut), 41, 43. Ciccione (Agence Rapho) : p. 38 (droite). André Sas : Couverture et pp. 3, 6, 7, 8, 9, 11, 12 et 20. Michel Simonet (Agence Photocopie) : Couverture (dos). Pierre Schoendoerffer : pp. 32, 33 et 34. Twenty Century Fox : p. 5 et 13.



Professeur d'histoire, pendant longtemps, dans un lycée de la grande banlieue parisienne, sociologue, directeur de revue philosophique, Abel CLARTE mène depuis toujours le bon combat dans l'Université. Son livre, le vrai drame de l'Ecole de France, où il dénonce avec un beau courage et une fière indépendance, la main-mise des marxistes sur l'Université, est un des best-seller de l'édition en 1966. Nous avons rendu compte dans les colonnes « d'Europe-Action », de ce livre dense où Abel CLARTE, avec audace et sévérité, dénonce les maux et préconise les remèdes.

Ecrivain de talent, sociologue averti, enseignant de grande classe, combattant absolu de toutes les causes nationales, Abel Clarte, succédant à PUY-MONTBRUN, autre combattant, a bien voulu nous confier cette tribune libre.

G. L.



Voulez-vous analyser l'origine de l'anti-américanisme actuel ? Bien sûr, la propagande officielle, la Télé, etc... Mais vous ne pouvez douter qu'un large écho accueille cette propagande. Eh bien, psychanalysez — c'est facile, sans être spécialiste, quelques mots ici et là renseignent très vite — le subconscient des Français qui font chorus à la malice anti U.S.A. : l'un est crypto coco — l'autre est l'argile perméable : demain — il brûle ce qu'aujourd'hui il adore — un troisième leur en veut d'être riches — mais sept sur dix leur reprochent de n'avoir pas encore été battus et de ne pas encore consentir à s'avouer vaincus. Pourquoi donc ? Mais parce que nous les Invincibles, les Purs, les Surhommes, nous avons pris la déculottée à Dien Bien Phu ! Ce travers, usuellement, se nomme nationalisme. Alors pourquoi, vous qui êtes aux antipodes de ces « Français Moyens », adopter précisément l'étiquette prêtant à confusion ? Les mots importent à mon sens. Si la Droite, celle qui est imbécile vote De Gaulle, bien sûr, c'est parce qu'elle est bête — mais aussi

parce que cela flatte en elle quelque chose de biologique, comme ces frissons d'amour de l'épine dorsale, que « la France » occupe la scène mondiale, fût-ce en faisant de gigantesques conneries. Un groupe de droite cultive « le souvenir napoléonien » : n'en doutez pas, tout se tient. Quand Napoléon III se présenta aux suffrages, il n'avait à son « actif » que des échecs, et ridicules. Pas une goutte de sang du 1^{er} Napoléon — mais il portait le nom. Les défaites n'altèrent pas les légendes. La Capitulation d'Evian n'a pas fait reculer l'enthousiasme « nationaliste » pour le héros légendaire : c'est le même phénomène psychologique que celui qui a porté vers le III^e, les envoûtés du 1^{er} Napoléon, en dépit du bilan désastreux de Waterloo. Et ceux qui ont sauvé le territoire après Waterloo, sont méprisés. Le terme « nationaliste » a paré le renom de Déroutède, cette calebasse, de Barrès, de Rastignac, a illustré les champions de la Guerre de Quatorze, ce faux pas, du jusqu'aboutisme à l'heure où Bourbon-Parme s'entremettait entre l'Empereur Charles et les Alliés, du partage danubien, du couloir polonais, de l'occupation de la Ruhr, de l'antigermanisme le plus primaire, et du rejet de la C.E.D. Comment user d'un mot qu'il faut expurger de sa gangue et redéfinir dès qu'on l'a employé ? Le nationalisme chinois de Tchiang Kai Tchek est dérisoire, honnête, paisible, celui de Mao Tsé Toung est délirant. Et c'est la Chine de Formose qu'on nomme « nationaliste » — alors que l'adjectif « libre » lui convient beaucoup mieux.

Enfin, l'essentiel est votre action. Ne doutez pas que — hormis les différences de « vocations » tempéramentales qui nous séparent du côté des méthodes — vos positions rejoignent le plus souvent les miennes. Et dans l'éventail des forces de la civilisation occidentale, nous occupons certes des secteurs différents, mais non des tranchées opposées.

Abel CLARTE



« J'ai été vivement émue par l'annonce de l'attentat dont a été victime Francis Cover, rédacteur en chef à l'O.R.T.F., le 28 Juillet dernier. Dans ce quartier de Nanterre, où je demeure seule, plusieurs femmes ont été récemment attaquées, dépouillées de leur sac à main, quant elles n'ont pas eu à subir de plus graves sévices. Et puis quels conseils nous donnez-vous pour nous défendre quand nous sommes attaquées ? Combien de temps la pègre nord-africaine va-t-elle imposer sa loi ?

Françoise D. (Nanterre)



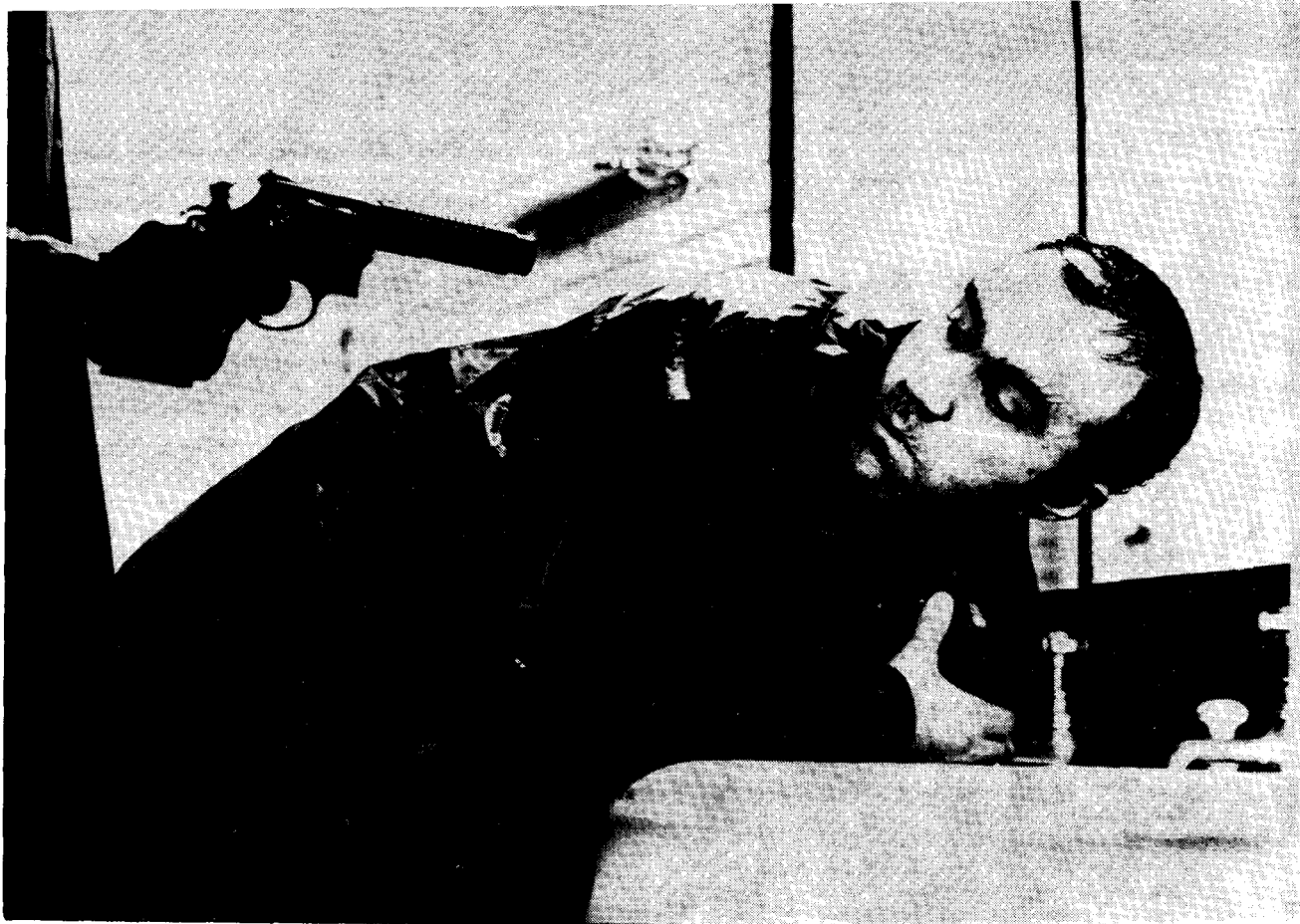
Nous avons extrait cette lettre d'un volumineux courrier où des correspondants de toute la France et particulièrement de la banlieue parisienne nous signalent de semblables méfaits.

Pendant une période de six mois, s'étendant jusqu'au 1^{er} Juillet, on a dénombré 50 tentatives de viols et 866 attentats à la pudeur, presque tous commis par des Algériens.

Le Gouvernement est responsable au premier chef d'un état de fait qui ne cesse de s'aggraver, ne voulant, par calcul politique, prendre aucune mesure sérieuse pour enrayer l'invasion nord-africaine.

Nous ne saurions vous donner de meilleurs conseils que ceux que diffusait le poste Europe N° I, le 28 Juillet 1966 :

- Ne vous aventurez jamais seule dans les endroits dangereux.
- Munissez-vous d'un sachet de poivre (pour lancer aux yeux de votre agresseur).
- Quand vous circulez en voiture dans les endroits peu fréquentés, verrouillez les portes de l'intérieur et fermez les glaces.



LE DOSSIER DU MOIS

Le 5 septembre, près d'un an après l'enlèvement de Ben Barka, le procès de ses ravisseurs doit s'ouvrir devant la Cour d'Assises de la Seine. Il aura fallu longtemps pour que cette affaire parvienne jusqu'au prétoire et on est un peu surpris de voir si peu de monde dans le box des inculpés, alors que tant de noms ont été prononcés dans cette aventure de haute truanderie et de basse police.

Mais si tous les avocats savent se montrer courageux et intelligents, si les magistrats manifestent quelque peu leur traditionnelle indépendance, bref, si la justice passe, ce procès risque de connaître quelques rebondissements.

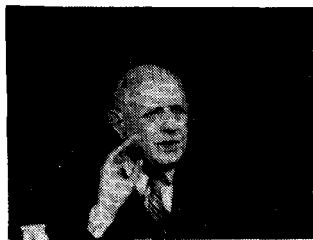
On ne peut en effet, établir le procès de l'affaire Ben Barka sans faire également le procès du Régime lui-même. Grâce à l'enlèvement, dans des circonstances rocambolesques et odieuses, de l'agitateur marocain, on a découvert certaines amitiés bien particulières entre des personnages appartenant à deux mondes, séparés dans une société bien policée : le monde de la pègre et le monde de la politique, celui des policiers et celui des truands. Et l'on s'est aperçu que des gangsters notoires bénéficiaient parfois de protections bien supérieures à celles des simples citoyens.

Le procès Ben Barka risque de mettre en lumière les mœurs significatives qui se sont instaurées sous le pouvoir gaulliste.

Personne ne sait ce que vont faire découvrir les débats prévus pour durer une quinzaine de jours. C'est pourquoi beaucoup de gens ont peur.

C'est pourquoi De Gaulle, lui-même, a peur.

**DOMINIQUE
VENNER**



L' Affaire Ben Barka révèle :



AU mois d'avril 1965, le prince Moulay Ali, cousin de Hassan II, Ambassadeur du Maroc en France, rencontre discrètement Mehdi Ben Barka à Francfort-sur-le-Mein. En échange de sa grâce et de celle de tous les condamnés à mort, il lui propose de rentrer au Maroc. Ben Barka ne se contente pas d'une simple grâce. Il exige, comme préalable à son retour, une amnistie générale. Les choses semblent en rester là.

Cette opération est essentielle pour Hassan II. Elle lui permettra de désamorcer l'hostilité des masses. De plus il ne serait pas mécontent de donner de cette façon un contrepoids au pouvoir grandissant du Ministre de l'Intérieur, Oufkir. Puisqu'un retour volontaire semble compromis, on essaiera les moyens « non orthodoxes ». Mais pour cela, il faut évidemment passer par Oufkir.

Cet ancien officier français, qui sut prendre à temps le virage de l'indépendance, est devenu un spécialiste des actions secrètes. Il doit sa puissance à ce talent et à sa cruauté. A Francfort, Ben Barka avait exigé, pour revenir au Maroc, la démission d'Oufkir. Ce dernier ne l'ignore pas. Mais qui sait ? Entre politiciens, il peut y avoir des arrangements. Il décide donc d'enlever Ben Barka pour le rencontrer en position de force et le contraindre, s'il le faut, à rentrer au Maroc contre son gré.

Ce projet, conçu au mois de mai, connaîtra son épilogue marocain, le 29 octobre devant la brasserie Lipp, à Paris. Attiré sur les lieux par un journaliste progressiste, ancien agent du F.L.N., le leader marocain sera enlevé par deux policiers français, un agent du S.D.E.C.E., trois repris de justice, et confié à la garde d'un gangster notoire, familier des services spéciaux.

Cette fine équipe n'est pas le résultat d'un hasard facétieux, mais le fruit de l'étroite collaboration de la police marocaine et de la police française. Depuis l'Indépendance, le gouvernement marocain bénéficie d'une aide financière, politique technique. En échange, les affaires françaises se maintiennent et prospèrent au Maroc. Le retour de De Gaulle, en 1958 a encore resserré ces liens. Mohammed V, père d'Hassan II, n'était-il pas Compagnon de la Libération ? Chaque semaine, des ministres marocains viennent régler à Paris des affaires avec leur homologues français. Les gouverneurs marocains participent aux séminaires des préfets. Les commissaires de police chérifiens sont formés en France. Il en va de même pour les services spéciaux. La coopération policière est totale.

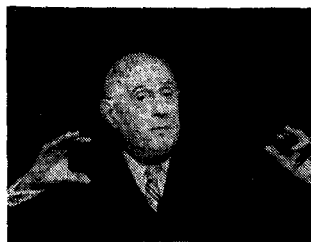
Des liens personnels unissent d'ailleurs les hauts fonctionnaires de la Sûreté française à ceux du Maroc. Roger Frey ne dédaigne pas les ombrages de la

villa d'Oufkir. Le préfet de police Papon était, en 1954-55, Secrétaire Général du Protectorat au Maroc. Il avait, comme chef de Cabinet, Somveille, qui est encore à ses côtés. Ils étaient, l'un et l'autre, en relations avec Oufkir, à l'époque correspondant du S.D.E.C.E., et aide de camp du Résident Général. Ils connaissaient bien un brillant et jeune commissaire de police, Dlimi, l'actuel Directeur de la Sûreté marocaine. Maurice Grimaud, aujourd'hui Directeur Général de la Sûreté Nationale, fut, de 1951 à 1954, Directeur de l'Information du Protectorat. Quant au maître occulte des services spéciaux, Jacques Foccart, on sait qu'il est tout spécialement chargé par De Gaulle de suivre la situation des pays africains de langue française, où le Maroc tient une place de choix.

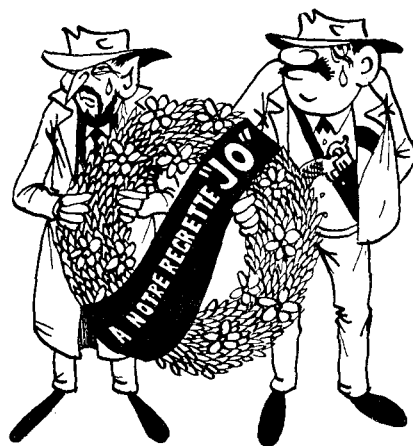
La haute police française n'a donc rien à refuser aux Marocains. La préparation d'une action spéciale n'est pas faite pour l'effrayer. Le député de l'Oise, Jean Legendre, qui n'a pas la réputation d'un esprit excessif, pouvait s'écrier à l'Assemblée Nationale, le 15 décembre 1961 : « Nous vivons dans un régime d'autocratie policière que j'appellerai la République des Barbouzes ». François Mitterrand, dans une formule lapidaire, qualifiait l'action gaulliste de « complot permanent ». Derrière la façade d'un Etat puritain, derrière les dignitaires des hautes fonctions officielles, le pouvoir occulte des « Compagnons » tire les ficelles. C'est la complicité de la vieille garde gaulliste répartie aux postes-clés, échappant à la règle commune, qui a permis à la V^e République, non seulement de s'instaurer, mais de triompher de ses adversaires. Elle se recrute parmi les dirigeants de la période activiste du R.P.F. et parmi les membres des services secrets gaullistes de la guerre. Dans le premier tome de ses mémoires (p. 129), De Gaulle a dépeint la psychologie inquiétante de ces personnages :

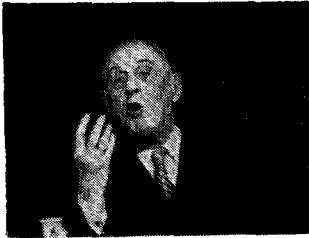
« Ce n'étaient pas les candidats qui manquaient autour de moi. Par une sorte d'obscur prévision de la nature, il se trouvait qu'en 1940, une partie de la génération adulte était d'avance orientée vers l'action clandestine. Entre les deux guerres, en effet, la jeunesse avait montré beaucoup de goût pour les histoires du 2^e Bureau, de services secrets, de police, voire de coups de main et de complots (...) Cette psychologie allait faciliter le recrutement des missions spéciales, mais elle risquait aussi d'y introduire le romantisme, la légèreté, parfois l'escroquerie, qui seraient les pires écueils. »

A la faveur des événements d'Algérie, et de la lutte contre l'OAS, cette mentalité fait école, jusque dans les rangs d'honorables fonctionnaires, autrefois respectueux de leur charge et des lois.



Le cadavre dans le placard





AINSI, l'opération est-elle montée dès le mois de mai, avec la complexité inhérente à la mentalité et aux méthodes des Services Spéciaux. Les dirigeants obéissent à des mobiles multiples, où le dessein politique fait la part belle à l'ambition, aux règlements de comptes, ou aux illusions. Les exécutants sont des agents doubles, triples ou quadruples, qui compliquent tout à plaisir, brouillent les pistes pour leurs patrons et pour eux-mêmes. Les deux catégories ont en commun un même penchant pour la mythomanie que secrètent inexorablement les menées clandestines.

Foccart est « au parfum », l'Intérieur et la Préfecture de Police ont donné le feu vert. Du côté français, le Commissaire Caille et l'ex-avocat Lemarchand « couvrent ». Ils ne cachent ni leurs bonnes relations ni leur amitié pour Roger Frey. Le premier est depuis 1961 chef du service politique des Renseignements Généraux (2^e Section). Il s'illustra dans les actions anti-OAS et son nom fut prononcé avec insistance lors de l'enlèvement du Colonel Argoud. Son grand zèle le mit au contact des animateurs des services spéciaux et des polices parallèles. C'est ainsi qu'il se lia avec Lemarchand, membre du R.P.F. dès 1948, puis affilié à la très active Association des Volontaires de l'Union Française, avant de participer à la création de l'U.N.R. et d'organiser l'action des barbouzes en Algérie. Il entretient les meilleurs relations avec le



FOCCART

milieu, où il recrute les barbouzes de ses réseaux. En échange de leurs services, il obtient que la police ferme les yeux sur les frasques de ces bons serviteurs et que la Justice soit compréhensive. Le truand Figon n'hésite pas à lui demander un faux passeport pour régler une affaire de trafic de devises avec l'Afrique du Nord, et les truands Dubail, Le Ny, Palisse, Boucheseiche, ceux-là qui, par hasard, furent impliqués dans l'enlèvement du Colonel Argoud. Ces gangsters, qui appartiennent à la bande de Jo Attia, prouveront de nouveau leurs capacités dans le rapt de Ben Barka.

Un autre larron intervient dans l'affaire : Antoine Lopez. Ce chef d'escadre d'Air-France à Orly a vécu à Tanger de 1958 à 1961, le temps nécessaire pour se lier d'amitié avec Oufkir, auquel il rendit bien des services. « Honorable correspondant d'infrastructure » du S.D.E.C.E., ami de Ponchardier et de son successeur, Carcassonne-Leduc, il connaît bien la bande de Jo Attia. Il exploite avec Boucheseiche, un hôtel de passe à Montparnasse. Il travaille aussi pour la Brigade Mondaine, notamment avec l'Officier de Police Principal Souchon dont le patron, le commissaire Simbille, ne dédaigne pas d'honorer de sa présence les réceptions que donne Boucheseiche, ex-lieutenant de Pierrot le Fou, dans sa villa de Fontenay-le-Comte. Le chef de Lopez au S.D.E.C.E., Leroy-Finville, semblera comprendre sa position le jour où, excédé par une pénible confrontation devant le juge d'instruction Zollinger, il lui jettera : « je me demande si vous étiez mon correspondant ou celui des Marocains » !

Voici les principaux acteurs de l'enlèvement sur



CAILLE

la piste, dès le mois de mai. S'y ajoute une recrue des Marocains, Philippe Bernier, ancien collaborateur de Radio-Maroc et de Radio-Alger avant 1958, Directeur, en 1961, d'un bulletin de presse pro-F.L.N. ; de mars à mai 1962, chargé de mission au cabinet d'Abdehramane Farès, au Rocher Noir. Arrêté pour détention d'armes au profit du F.L.N. Collaborateur occasionnel de l'« Express » et de l'« Observateur ». Il connaît toutes les personnalités du Maghreb. Il peut donc facilement « contacter » Ben Barka, sous prétexte d'un film sur la décolonisation. Pour ce service, l'agent marocain Chtouki lui promet 4.000 NF.

Un neveu d'Oufkir, El Mahi, est également dans le circuit. Ce commissaire de police est envoyé à Paris comme étudiant aux H.E.C. En réalité, il est chargé d'assurer la liaison entre les services marocains de l'Intérieur et les services français. A ce titre, il est présenté à Frey et Papon. Il est logé à Paris, grâce à un truand, Roger Lenz, ami de Boucheseiche, dans un studio de la rue de Lourmel, souvent utilisé par le S.D.E.C.E.

Les réunions entre les différents acteurs sont organisées à la Résidence Niel, somptueux établissement de rendez-vous, dirigé par Claudius Châtagner, dit « Marcel », lui aussi homme du milieu. Lemarchand y vient parfois, ainsi que les chefs de la Sûreté Marocaine. Ils y rencontrent Figon, Boucheseiche, Dubail, Le Ny, Palisse, Lopez, Bernier et El Mahi. Lemarchand informe le commissaire Caille.

Le 26 octobre, Ben Barka téléphone à Bernier. Ils prennent rendez-vous à la brasserie Lipp le 29 octobre à 12 h. 30, pour parler du film « Basta » avec le metteur en scène Georges



LEMARCHAND

Franju. Bernier avertit Chtouki, patron de l'opération du côté marocain. Ce dernier prévient les autres.

Le 28 octobre, Chtouki et Lopez mettent au point les détails de l'opération. Le rendez-vous de la brasserie Lipp doit permettre de s'emparer de Ben Barka et de le conduire dans la villa de Boucheseiche, à Fontenay-le-Vicomte, où aura lieu l'entrevue avec Oufkir. Devant Lopez, Chtouki appelle un correspondant au Ministère de l'Intérieur. Ce dernier demande si Lopez ne peut trouver des policiers capables d'interpeller légalement Ben Barka, afin d'éviter toute difficulté. Lopez propose Souchon et Voitot, de la Brigade Mondaine, auxquels il a rendu maintes fois service. Le correspondant du Ministère de l'Intérieur, qui semble bien être Lemarchand, donne son accord. L'Intérieur couvre.



LOPEZ

A 23 h., Souchon arrive à Orly, à la demande de Lopez. Ce dernier lui assure que l'opération est couverte, par le S.D.E.C.E., et par l'Intérieur, que « Foccart est au parfum ». Il lui promet une preuve pour le lendemain matin. Puis il rend compte à son supérieur, Finville, comme il l'a fait depuis le début.

Le vendredi 29 octobre, à 9 h. 45, l'officier de police principal Souchon est à son bureau de la Préfecture. Il est appelé sur la ligne directe qui relie la P.J. au Ministère de l'Intérieur. Son correspondant s'annonce : « Aubert, de l'Intérieur ! » Le directeur du Cabinet du Ministre Frey, Jacques Aubert, lui donne ainsi le feu vert. Par la suite, ce dernier démentira : il a une voix sourde et le correspondant de Souchon avait une voix claire...



VOITOT

Souchon joint Lopez. Il sera au rendez-vous avec une voiture de la Préfecture de Police et son adjoint, le policier Voitot, auquel il parle de stupéfiant.

A 11 h. 30, Ben Barka, qui descend de l'avion de Genève, retrouve un étudiant marocain de ses amis, Tami Azzemmouri, qui l'accompagne au rendez-vous du Lipp. A 12 h. 15, Ben Barka, suivi d'Azzemmouri, sort de taxi à quelques pas du lieu de rendez-vous. Figon, qui attend avec Bernier et Franju, désigne le leader marocain à Souchon et Voitot. Ceux-ci sortent leur carte de police, interpellent Ben Barka : « Voulez-vous nous suivre ? Il s'agit d'une entrevue ». Ben Barka monte sans résistance dans la 403 de la police, tandis qu'Azzemmouri, médusé, reste sur le trottoir. Souchon conduit. Lopez, à ses côtés, indique la route, tandis que le policier Voitot et le truand Le Ny encadrent Ben Barka, à l'arrière Deux autres membres du gang, Palisse et Dubail, suivent dans une autre voiture. Le cortège arrive rapidement dans la cour de la villa de Georges Boucheseiche, qui prend en charge Ben Barka. Dubail, Palisse et Le Ny restent également sur place. Ils sont rejoints dans l'après-midi par Figon. Souchon et Voitot repartent avec Lopez, qu'ils laissent Boulevard Saint-Germain. Ce dernier se rend alors au « Club des Vieux de la Vieille », au premier étage du « Don Camillo », rue des Saint-Pères, où il déjeune en compagnie du successeur de Ponchardier à la direction des Barbouzes, Carcassonne-Leduc. Ce personnage, qui est, lui aussi, un ami personnel de Roger Frey, lequel projetait d'en faire son suppléant aux prochaines élections législatives. Lopez tente d'appeler Finville au



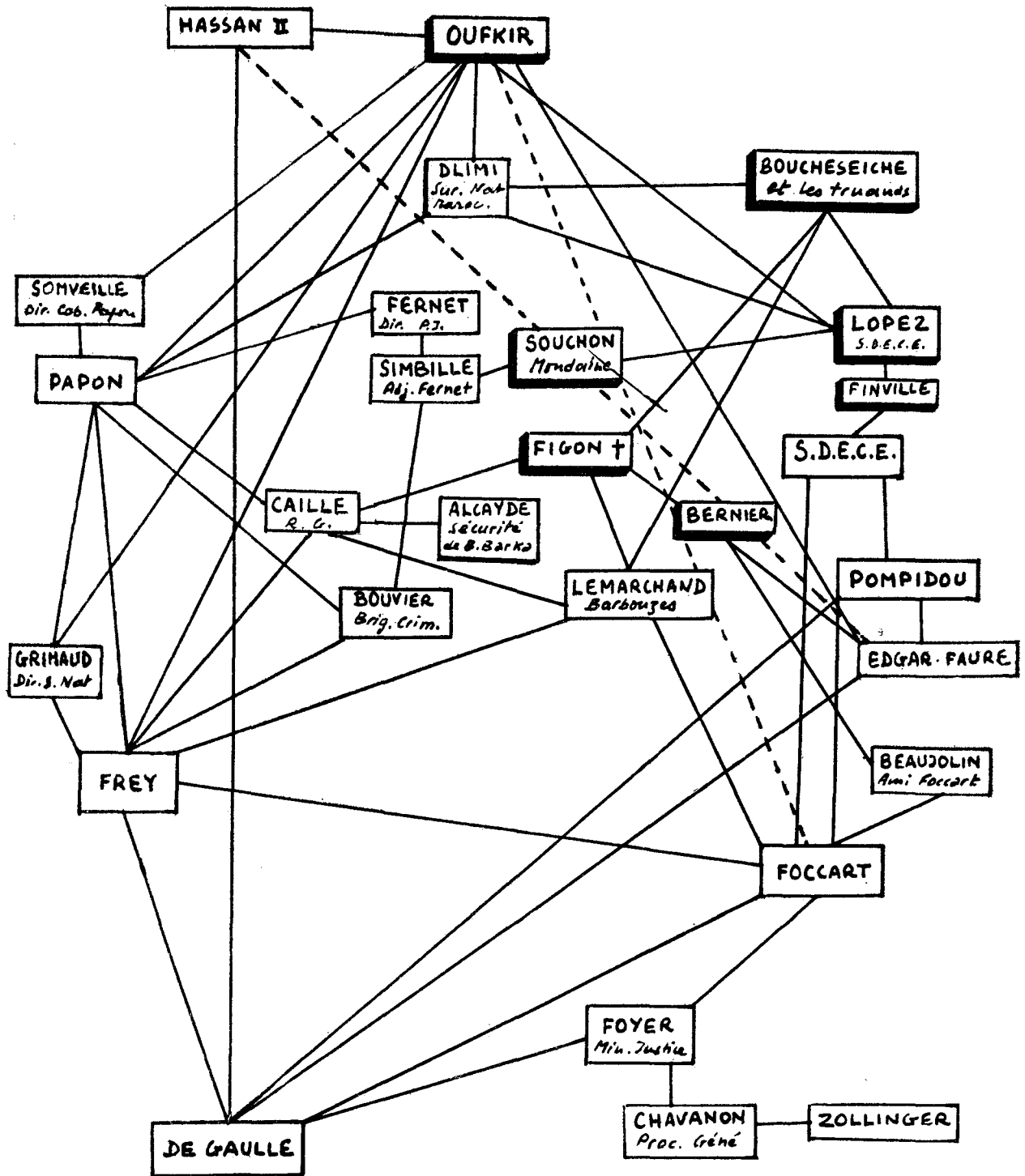
téléphone, et réussit à rejoindre Oufkir à Meknès, dans la soirée. Le Ministre de l'Intérieur marocain lui annonce son arrivée pour le lendemain. En fin d'après-midi, le 30 octobre, Oufkir arrive à Orly, où il est accueilli par Lopez. A 19 h. 15, celui-ci le dépose chez Boucheseiche et lui laisse les clés de sa propre villa d'Ormy. Il part rejoindre sa famille dans le Loiret, puis fait demi-tour, ayant capté sur son poste-radio, les premiers bulletins d'information annonçant la disparition de Ben Barka (c'est l'étudiant Azzemmouri qui a donné l'alarme). A 22 h. 30, il arrive chez lui, à Ormy ; il trouve Oufkir, Dlimi (le directeur de la sûreté marocaine), un autre Marocain et les truands. Oufkir est nerveux. Il envoie Lopez se coucher. Après plusieurs va-et-vient pendant la nuit entre la villa d'Ormy et Orly, à 5 h. du matin, le 31 octobre, Oufkir prend l'avion pour Genève.

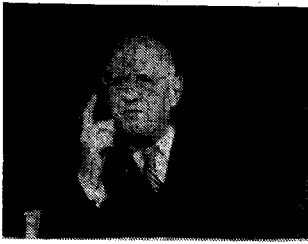


SOUCHON

L'entrevue entre Ben Barka et Oufkir a tourné au drame. Insulté par le leader de la gauche marocaine, le Berbère perd son contrôle et poignarde Ben Barka. C'est la catastrophe qui change toute l'affaire. Pour les barbouzes, c'est la torpille dans la chaudière. Affolés, les patrons vont appliquer la technique du pare-feu : on sacrifiera quelques exécutants pour sauver les véritables responsables, quitte à mentir effrontément, à user d'intimidation, à paralyser la marche de la justice, à assassiner s'il le faut.

ORGANIGRAMME DES RELATIONS PERSONNELLES ET DES LIENS PROFESSIONNELS EXISTANTS AVANT L'AFFAIRE BEN BARKA





La tactique est arrêtée implicitement le 2 novembre entre Leroy-Finville, représentant du SDEC, et des représentants de la police : Somveille, directeur de Cabinet de Papon, et Caille. Le S.D.E.C.E. ne couvrira pas Lopez, la police ne couvrira pas Souchon et Voitot. En revanche, on essaiera de gagner du temps et de limiter les dégâts. Lopez et Souchon évolueront différemment.

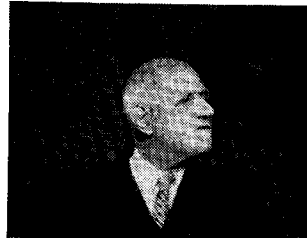
Arrêté à huit jours d'intervalle, ils espèreront, jusqu'au mois de janvier, bénéficier d'une protection supérieure. A la mi-janvier, ils se sentent abandonnés et commencent alors à dévoiler au juge Zollinger, chargé de l'instruction, la participation de leurs supérieurs. Lopez se retranche derrière Finville, après avoir « mouillé » Lemarchand. Souchon révèle que les noms de Foccart et Aubert furent utilisés pour emporter sa décision, que ses chefs directs, le commissaire Simbille, sous-directeur de la Police Judiciaire, et Fernet, directeur de ce même service, attendirent huit jours avant de porter sa participation à la connaissance de la Justice. Mais alors que Lopez persiste dans une mise en cause toujours plus précise, et qui laisse deviner la possibilité d'autres révélations plus graves encore, Souchon change de tactique. Le 21 janvier, confronté avec ses supérieurs, il n'attaque plus. Désormais, il sera aussi docile que possible, aussi petit que possible. Il sent que l'intimidation ne marchera pas. Il sait qu'il a affaire



ZOLLINGER

à trop grosse partie. Il prépare dès lors son procès, essayant d'acheter, par une attitude conciliante, un verdict clément. Ce policier a vingt ans d'expérience. Il sait quel bénéfice on peut tirer des services rendus en haut lieu.

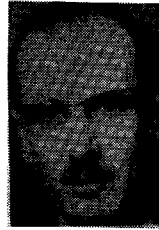
Bernier, lui, dès le 30 octobre, prépare ses arrières. Il téléphone à Jacques Aubert, directeur de Cabinet de Frey, ainsi, qu'à Madame Lucie Faure, pour les mettre au courant de la pseudo-arrestation de Ben Barka. Edgar Faure, qui connaît bien le Maroc, lui aussi, pour être l'avocat d'affaires des mines de Zellidja, et le Président du Conseil qui donna l'indépendance au Protectorat, téléphone à son tour à Jacques Aubert. Ce dernier informe Frey et conseille à Bernier de se mettre à la disposition de la police.



BERNIER

Curieux personnage, que ce Bernier ; disposant de bien puissantes relations ! Appréhendé par la D.S.T., avant le rapt, pour contacts avec des agents étrangers (les Marocains), il est libéré sur l'intervention de Gilbert Beaujolin, Secrétaire Général du Comité des Chefs de Réseaux FFC, et bras droit de Jacques Foccart, spécialiste, lui aussi, des Etats africains francophones.

Les truands, Boucheseiche, Dubail, Le Ny et Palisse se sont éclipsés. Ils avaient reçu une somme bien modeste de la part des Marocains, un million ancien en tout et pour tout, le 4 novembre. Mais l'instinct de conservation leur dicte de ne pas s'attarder.



FIGON

Reste sur place Georges Figon, le truand solitaire. Celui-là n'est pas content. Il n'a rien touché ! Il se répand dans les bars, donnant sa version des événements. Une version qui ne manque pas d'inquiéter celui qu'il présente comme sa « couverture depuis le début » : le commissaire Caille. Le chef des R.G. téléphone à son ami Lemarchand, qui sert habituellement d'intermédiaire, pour lui dire de joindre Figon d'urgence. Il demande également au commissaire Marchand, de permanence à la Brigade Criminelle, de rechercher Figon, mais avec discrétion.

Le 2 novembre, à 11 h., Figon, convoqué par téléphone, est chez Lemarchand. Le commissaire Caille le rejoint. Le truand raconte l'enlèvement et parle des coups de poignard d'Oufkir. Le chef des R.G. déjeune un peu plus tard avec Finville, renseigné par Lopez, qui confirme le récit de Figon, plus complet, cependant, en ce qui concerne l'assassinat de Ben Barka. Outre Caille et Lemarchand, Godard et Somveille, respectivement directeur de cabinet du Directeur de la Sûreté et du Préfet de Police, sont tenus au courant par Finville. Leurs patrons seront donc avertis dans la journée. Le ministre de l'Intérieur, Roger Frey, ne peut rien ignorer, lui non plus. Que ce soit par la voie hiérarchique ou par le canal de ses amis Caille et Lemarchand, il connaît tous les détails de l'enlèvement et le rôle joué par Oufkir.





En revanche, le commissaire Bouvier, chef de la Brigade criminelle, officiellement chargé de l'affaire, n'est tenu que très partiellement au courant par le commissaire Caille. Pour ce dernier, il est essentiel de gagner du temps, en freinant l'enquête. Grâce à lui, c'est le lendemain seulement que l'on trouve Lopez, qui pourtant se rend normalement à son travail.

L'officier de police principal Souchon avoue sa participation au rapt, le 3 novembre, à son supérieur, le commissaire Simbille, alors que celui-ci lui demande de retrouver Lopez. Simbille avise le directeur de la Police Judiciaire, Fernet, ainsi que le Préfet de Police, mais pas le commissaire Bouvier.

Les chefs de la police française connaissent donc depuis le 2 novembre — s'il ne le connaissent pas avant — le responsable de l'enlèvement de Ben Barka : le général Oufkir sur qui pèsent, en outre, de lourdes présomptions d'assassinat. Ses adjoints sont également identifiés ; le commandant Dlimi et l'agent Chtouki. Or, tous ces personnages se trouvent réunis à Paris dans la soirée du 3 novembre. La police va-t-elle procéder aux interrogatoires et aux vérifications, qui s'imposent, arrêter les coupables ? Que non pas ! Oufkir donne une soirée à la villa Saïd, Frey y sera représenté par Jacques Aubert, le Directeur de la Sécurité Nationale, par son chef de cabinet, Papon par Somveille. Peut-on trouver plus d'unanimité dans la complicité ?



BOUVIER



FREY

Plus de trois mois après, à la suite de son audition par le Premier Président de la Cour d'Appel de Paris, Adolphe Touffait, un communiqué résumera le système de défense de Frey : « Le ministre avait eu officieusement connaissance, à partir du 4 novembre 1965, du rôle qu'auraient joué dans l'affaire des personnalités marocaines. Le ministre a souligné, au cours de son audition, que les renseignements obtenus à ce sujet depuis le mardi 2 novembre n'avaient pu faire l'objet d'aucun recoupement et que, en raison de leur caractère vague, il n'avait pas été possible d'en tenir valablement compte. »

On remarque le soin apporté à souligner qu'il n'est avisé « officieusement » que le 4 novembre. En effet, le matin de bonne heure, ce jour-là, Oufkir, Dlimi et Chtouki ont pris l'avion pour Casablanca. Ils sont enfin hors de portée. La preuve de leur culpabilité ne peut donc sembler acquise avant le 4. C'est logique, mais c'est faux. Et Roger Frey ment sans vergogne en prétendant le contraire.

Roger Frey ment une seconde fois, lorsqu'il fait diffuser un communiqué, le 12 novembre affirmant : « On dément, de source autorisée, que des policiers français soient mêlés à cette affaire ». Souchon et Voitot ont avoué le 3 novembre à leurs supérieurs.

Papon lui emboîte le pas. On diffuse également un communiqué, après son audition par le juge d'instruction Zollinger, chargé d'instruire l'affaire : « les renseignements recueillis à la date du 3 novembre n'établissaient pas la participation des Marocains à l'enlèvement. C'est seulement après les aveux de Lopez, dans la matinée du 4 novembre, que se dégagèrent les premiers élé-



PAPON



FOYER

ments sérieux à ce sujet ». Comme Frey, Papon ment pour se sauver. L'un et l'autre sont complices d'Oufkir, dont les crimes sont connus de la police, le 3 novembre, en tous cas, lorsque s'ouvre la réception de la villa Saïd. Fignon a parlé le 2, Finville a transmis le rapport de Lopez à la même date. Le commissaire Caille était informé dès le 1^{er}, bien qu'il se refusât à communiquer le nom de son informateur. Enfin, le 3. Souchon se « met à table ». Lopez s'entretient avec les commissaires Caille et Simbille, avant d'être remis, à 14 heures, au commissaire Bouvier. Au matin du 4 novembre, la police n'aura pas plus d'élément à sa disposition que dans l'après-midi du 3. Mais, encore une fois, le 4 novembre, la haute police peut accuser Oufkir, sans crainte de voir celui-ci révéler qui le soutient depuis le début.

Non sans humour, le ministre marocain de l'agriculture ne résiste pas au plaisir d'envoyer la réponse du berger à la bergère dans une déclaration soigneusement mitonnée :

« Quant à l'intervention maladroite d'une police marocaine plus ou moins secrète, c'est une hypothèse qu'on ne peut tenir : nous sommes trop novices et manquons par trop d'expérience dans ce domaine pour réussir une opération aussi complexe dont l'exécution a été en tous points parfaite. Il aurait fallu pour cela que nos agents bénéficient de l'aide d'un des services français spécialisés, dont la compétence en la matière a déjà été prouvée »



Qui est blanc dans cette affaire ? C'est huit jours après que le commissaire Simbille, sous-directeur de la Police Judiciaire, communique les aveux de Souchon au commissaire Bouvier. En tous cas officiellement, car il semble improbable que ces deux fonctionnaires ne puissent collaborer étroitement. Le commissaire Bouvier n'est pas un homme pressé. Ayant interrogé Lopez toute l'après-midi du 3 novembre, il ne rédige le procès-verbal que tard dans la nuit ; à croire qu'il a deviné les secrètes pensée de Frey et de Papon ! C'est le 6 novembre seulement, qu'il diffuse le signalement des truands impliqués dans l'affaire. Ils ont ainsi tout le temps de fuir.

Figon ne part pas, lui, et après avoir parlé dans les bars, il « balance l'affaire aux journaux », devenant un auxiliaire précieux, bien que contradictoire, de la recherche de la vérité. Il traîne dans les bars, rencontre des journalistes, se fait photographier devant la porte de la P.J. La police, elle, ne le découvre pas. Et pour cause ! Figon emprisonné serait une catastrophe. Il ne faut donc pas le trouver. En tous cas, pas le trouver vivant. Le 17 janvier, la police le trouve, mort. « Suicidé ». Quelques heures avant sa fin, Figon déclarait au journaliste Marvier, de « l'Express » : « Lemarchand et Caille, ces deux-là, qu'est-ce qu'ils ne donneraient pas pour me voir séché ! »

Curieux auxiliaire de la Justice, que ce commissaire Caille, qui refuse purement et simplement de donner au juge Zollinger l'origine de ses informations, qui tombe malade lorsqu'on veut le confronter avec Lemarchand !

Il est bien regrettable que le juge d'instruction Zollinger n'ait pas cru devoir relever toutes les irrégularités de l'enquête depuis l'origine. Le juge Zollinger n'est vraiment pas curieux et semble prêt à accepter l'inacceptable. C'est que, employé au Parquet de la Cour de Sûreté de l'Etat, « les raisons d'Etat lui sont des raisons familiares ».

On comprend donc qu'il soit difficile d'accepter la version officielle imposée par De Gaulle au cours de sa conférence de presse du 22 février : « du côté français, ce qui s'est passé n'a rien eu que de vulgaire et de subalterne ».

En fait, par ce propos et ceux qui l'accompagnent, De Gaulle couvre son monde. Car c'est le Régime lui-même, ses méthodes et ses hommes qui sont compromis par l'affaire Ben Barka. Un coin du voile est levé. Déjà, l'on perçoit un grouillement que l'on n'imaginait pas. A côté du pouvoir officiel, existe un autre pouvoir, occulte, appuyé sur le pistolet des tueurs et l'impunité que leur confèrent les plus hautes compromissions, l'élimination des grands corps de l'Etat, la disparition de la responsabilité civique. Ce que l'on savait à l'époque de l'Algérie et que certains pouvaient expliquer par la violence de l'époque, s'est aggravé. La complicité de tous les dirigeants de la V^e République est le meilleur ciment du système. C'est la loi du gang transformée en conception de l'Etat. C'est cette réalité terrifiante que met partiellement et fortuitement en lumière l'Affaire Ben Barka. Comme le disait si bien le secrétaire d'Etat à l'Information, Bourges, le 19 janvier dernier : « C'est une affaire simple qui se passe entre coquins ».

Dominique VENNÉ





UNE JOURNEE DANS LE "TOUT PARIS" BARBOUZARD

M. X01, alias Duchnok, alias Poulet a..

Retenu, dès son arrivée à Paris, une chambre à l'hôtel Alma où il rencontrait avant « l'Affaire » le brave général Oufkir.

Touché un chèque au siège du S.A.C., 5, rue Solférino, pour préparer (au Whisky) la prochaine campagne électorale.

Juré qu'on ne le prendrait plus à chercher une piscine dans la caserne des Tourelles, où les petits copains du S.D.E.C.E. se sont payé sa tête.

Vidé un godet, pour se consoler, au « Gavroche », bar de Jo Attia. Ne s'est guère attardé : le « roi du non-lieu » a des ennuis avec les grands patrons.

Retrouvé Sassia à la salle de Judo de l'Alhambra, histoire de fêter sa promotion dans l'honorable corporation des commissaires de police. Un gag ! Ils en ont bien rigolé en crevant un carton. Sassia lui a confié qu'il partait en mission ultra secrète dans le cadre de la rupture avec l'OTAN, pour livrer aux camarades du K.G.B. les secrets du tir américain.

Déjeuné avec Djouder et Tessier au « Roi des Pescadous », avenue de Friedland. Les gorilles du « général » n'avaient pas le moral. Le « patron » ne marche plus qu'à coups de piqûres. A leur âge on voudrait une place plus sûre.

Suivi une demoiselle peu farouche jusqu'au 2, avenue Paul-Cézanne. Renseignements pris, c'est une secrétaire de « l'Amicale Action ». Rendez-vous pris pour ce soir.

Salué, en passant devant l'Elysée, le « Bacille » (Jacques Foccart pour les pékins). Est toujours au parfum.

Attendu à la « Résidence Niel » la secrétaire de « l'Amicale Action ». En vain. Relire les conseils de séduction des bouquins de Ponchardier.

Noyé cette déception au « Luigi's bar », rue du Colisée. Evoqué « l'affaire » avec Boismont, le patron. Quelle époque ! Quand on pense qu'un Brigneau n'a pas eu d'accident et que l'imprimerie de « Rivarol » n'a pas encore crâmé ! Il faudrait mettre ça au point avec Dauer et des copains du M.P.C.

Terminé la soirée avec les « Vieux de la Vieille » au Don Camillo », rue des Saints-Pères. Lemarchand est arrivé vers 2 heures. Il a raconté comment Figon avait été suicidé. On a bien ri. Bu le dernier verre à la santé du juge Zollinger.



**FABRICE
LAROUCHE**

QUATRE SEMAINES

EN FRANCE ET DANS LE MONDE

M. Pompidou a dit à la télévision que les élections n'auront pas lieu en octobre, ou du moins qu'un scrutin anticipé était « peu probable ». Il n'a pas indiqué en revanche pourquoi le Pouvoir a renoncé à ce projet qu'il eut voici quelques mois. Serait-ce que le procès Ben Barka, dont les audiences auront lieu ce mois-ci, ferait un médiocre avant-première ? La publicité peu électorale qu'en aurait tirée M. Lemarchand vaut bien que le temps y oppose son masque de silence.

Quant à la tactique de la majorité, le Premier ministre a confirmé qu'elle serait unitaire, tout en faisant quelques concessions à M. Giscard d'Estaing. On connaît en effet le problème sur lequel a longtemps buté le Comité d'action de V^e République : les gaullistes auront-ils un candidat unique, ou bien un visage multiforme ? M. Pompidou estime la seconde solution plus habile, mais plus dangereuse aussi, en ce qu'elle permet de jeux personnels ; c'est pourquoi il préfère la première. L'ancien ministre des Finances, qui pense avant tout en termes d'après-gaullisme, est de l'avis contraire.

Les prétentions de Giscard ne sont pas exagérées, mais elles sont agaçantes. Si l'UNR le désavouait, elle lui ferait grand tort, mais elle ne le peut pas : ce sont les Républicains Indépendants qui assurent sa majorité absolue à l'Assemblée Nationale. On l'a vu par exemple quand il s'est agi de voter le projet de loi interdisant aux sénateurs de briguer la députation (proposition Rey). Sans le gaullisme conservateur de Giscard, le gaullisme orthodoxe n'aurait rien à espérer du vote. C'est pourquoi, pour l'instant,

les deux factions se regardent du coin de l'œil, et attendent.



**BATTE
DE GAULLE**

Comme aux présidentielles, le seul vrai but des législatives sera de battre le Pouvoir. A n'importe quel prix, car l'adversaire qui abat son jeu sera toujours préférable à celui qui le cache. En termes électoraux, la question est de savoir si, au deuxième tour de scrutin, les candidats d'opposition réelle ou prétendue sauront reporter leur voix sur le « challenger » le mieux placé, quelles que soient leurs opinions, et quelle que soient les siennes. Leur sincérité se jugera à cette épreuve.

Or, il faut bien le dire, le répondant est faible ! Réuni le 11 juillet, le Comité politique du PSU affirmait à l'unanimité n'admettre « en aucune manière d'éventuels accords avec les forces réactionnaires ou prétendument centristes ». A Jacques Debû-Bridel écrivant dans *Notre République* : « le seul problème qui se pose réellement aujourd'hui est de savoir comment se composera la majorité du gouvernement de demain », François Billoux répondait dans *France nouvelle* en redisant « son hostilité à ceux qui, dans

le parti socialiste et le parti radical, préconisent l'alliance avec le Centre Démocrate » (22.VI.), M. Waldeck-Rochet enfin, confirmait en conférence de presse : « Notre objectif n'est pas d'atteindre n'importe quelle majorité », ce qui signifie que le PC appuiera éventuellement une candidature unique limitée à la gauche dans la mesure où il aura auparavant passé avec la Fédération le « contrat de majorité » qu'il lui réclame.

Proposition habile, a observé M. Paul Dehème, puisqu'une candidature unique d'opposition, non pas générale mais politiquement bien limitée, aura toutes les allures d'un Front Populaire, avec la réaction bourgeoise de néo-gaullisme qui en accompagne les résurgences. Si le « contrat de majorité » n'est pas signé, le ralliement sera plus net encore. D'une façon comme de l'autre, les communistes auront donc manœuvré de façon à favoriser la majorité en place. Comme l'a écrit *la Pravda* (4.VII.) : « La visite de Charles De Gaulle en URSS a marqué le début d'un processus irréversible ».

Pour Gabriel Matzneff, lui-même partisan de François Mitterrand, la tournée gaulliste au Kremlin « aura sur l'électorat français la même influence que l'encyclique *Pacem in Terris* sur l'électorat italien : les prochaines législatives seront marquées par une forte poussée : l'extrême-gauche ». Opinion qu'exprimait également M. Gaston Defferre en accusant violemment, avec de justes arguments, l'ancien candidat à la présidence, d'« avoir cédé presque tout aux communistes sans contrepartie », ce que les réactions favorables du carrefour Kossuth au volumineux programme de la FGDS, paru le 14 juillet, semblent confirmer.

Pour sa part, le Mouvement nationaliste du Progrès a précisé, lui aussi, ses positions. Il ne présentera aucune candidature de division, soutiendra au second tour le candidat d'opposition le mieux placé, et se présentera là où il faudra « se battre ». « Les circonstances ne manquent pas, a écrit son délégué général, M. Dominique Venner, dans *Rivarol* (28.VII.) qui sont abandonnées depuis longtemps à nos adversaires. Le communisme officiel ou le communisme déguisé y sont les seuls choix possibles. C'est là que nous nous battons. C'est là que nous montrerons la valeur de nos idées. C'est dans les fiefs de l'adversaire qu'il faut porter l'offensive ».



ALLIANCE PARIS - MOSCOU

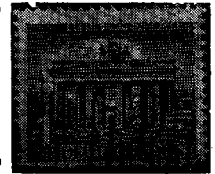
Profitant des langueurs touristiques, le gouvernement a fait exploser presque coup sur coup deux de ses bombes nucléaires miniatures, sur l'atoll de Mururoa, rare et dernier vestige de colonisation française. La première fut de faible puissance, la seconde, larguée d'un des Mystères-IV de M. Bloch-Dassault, fit un peu plus de bruit.

Chargé des affaires atomiques, mais aussi spatiales, M. Alain Peyrefitte, s'est dans le même temps occupé d'appliquer l'accord franco-soviétique de coopération

spatiale entériné par De Gaulle à Moscou. Il rencontrera donc son homologue soviétique le mois prochain.

Publié à l'issue du voyage en URSS, le communiqué officiel prévoyait « en principe, le lancement par l'Union soviétique d'un satellite français ». Mais ce qu'il passait sous silence est qu'une coopération de cet ordre, non seulement illustre l'alliance Paris-Moscou, mais implique encore une étroite dépendance sur le plan technologique. Les principales composantes de satellites nous sont actuellement fournies par des firmes américaines, dont les contrats, évidemment, ne prévoient pas leur utilisation en Russie. Le lancement d'un tel engin, prévu pour 1969, au prix de 110 millions de francs, nous amènerait donc à changer de fournisseur, avec tous les conséquences que cela comporte.

EN EUROPE TOUJOURS L'ALLEMAGNE



Le problème allemand, qui fut au centre des discussions franco-soviétiques sur « la sécurité européenne », piétine. Le dialogue SPD-SED n'a pas eu lieu, sous un prétexte futile : courant juin, le Bundestag de Bonn s'avisait d'accorder des « sauf-conduits » aux orateurs de Pankow, l'Allemagne de l'Est n'étant pas reconnue en RFA. Aussitôt *Neues Deutschland*, organe du PC est-allemand, s'emparait de l'incident et trouvait dans cette « vexation » un motif à rupture. Si Bonn ne légalise pas le parti communiste, les entretiens n'ont pas lieu d'être, assurait-il. Ce qui était prendre le problème à l'envers car reconnaître Pankow, c'était tirer (en faveur de l'Est) des conclusions que le colloque étaient précisément chargé d'examiner.

Ce « ballon d'essai » sur la réunification n'en est pas moins un précédent, que l'évolution politique intérieure de la République fédérale saura sans doute rappeler. A cet égard, les observateurs d'outre-Rhin ont attaché grande importance aux élections de juillet qui se sont déroulées dans le Land de Rhénanie-Westphalie, région industrielle (elle comprend la Ruhr), catholique, et fortement peuplée (15 millions d'habitants). Les sociaux-démocrates, en progression régulière depuis 1947, y ont détrôné la coalition CDU-libéraux qui tenait, depuis huit ans, le Parlement de Düsseldorf, avec 49,4 % des suffrages, soit une avance de 8 % sur les résultats au Landtag de 1962.

Cette grave défaite de la majorité chrétienne-démocrate accuse les maladresses du chancelier Erhard, « le lion de caoutchouc », mais aussi, à travers lui, l'immobilisme de sa politique. L'électorat allemand, jeune en particulier, se lasse de l'attentisme centriste des vieux partis. Dans la Ruhr, récemment affectée par une crise des aciéries, le phénomène a joué en faveur du SPD. Il a joué et jouera encore ailleurs en faveur des nationalistes du Parti National-Démocrate (NPD).

L'interdiction, le 24 juillet, par la Cour Constitutionnelle de Karlsruhe, des subventions de l'Etat aux partis de Bonn, est allée curieusement dans le même

sens. Elle a d'un seul coup, supprimé au CDU sa principale source de revenus, satisfait aux demandes du NPD, et donné aux Nationalistes une chance de franchir, aux élections générales de 1969, la barrière des 5 % de suffrages nationaux nécessaires à leur représentation au Parlement.



**LES
CONTRADICTIONS
INTERNES
DU MONDE
COMMUNISTE**

Sur le front sino-soviétique, le conflit demeure, mais ce sont les Soviétiques qui ont marqué le dernier point. Il s'agit du voyage qu'à la fin du mois de juin, le Premier ministre chinois, M. Chou-en-Laï, a fait à Bucarest, pour tenter de rallier les dirigeants roumains. Tête de file de la tendance polycentriste au sein des pays satellites, la Roumanie s'est depuis 1965 opposée à plusieurs reprises à l'hégémonie de Moscou, que ce soit à propos du pacte de Varsovie, OTAN des pays de l'Est, ou du COMECON, leur Marché Commun. Mais cette polémique est bien insuffisante à la faire tomber par passion sous le joug caserniste des Chinois. M. Chou-en-Laï l'a appris à ses dépens.

La fin du voyage fut froide. Le Premier chinois a échoué dans sa mission, et lui-même a refusé de changer d'un iota sa position sur le Viet-Nam. Ce qui s'explique d'ailleurs : la Chine a intérêt à ce que la guerre dure. C'est son meilleur moyen de pression sur l'URSS, qu'elle plonge ainsi en permanence dans la tâche difficile de concilier ses devoirs d'assistance socialiste avec les nécessités de la coexistence pacifique.



**L'EPURATION
EN CHINE
ROUGE**

Conclu par une tournée triomphale, mais sans surprises, en Albanie, et par un passage au Pakistan, le voyage de M. Chou-en-Laï avait été remis plusieurs fois. C'est qu'avant d'exporter la révolution, les Chinois avaient fort à faire avec la leur.

Affiches apposées sur les murs, harangues des commissaires politiques, cohortes de processionnaires en blouse bleue, sous l'effigie du prophète Mao, l'« épuration culturelle », amorcée avec l'autocritique de M. Kuo-Mo-Jo, se poursuit toujours. Chaque jour, de nouveaux « anti-parti » sont démasqués, déplacés, arrêtés, sans qu'aucune annonce en soit faite, jusqu'au jour où les correspondants occidentaux sur place s'aperçoivent de leur disparition. Mais en deux mois,

quelques éléments nouveaux sont venus un peu éclairer cette purge minutieuse des « tigres en papier de la bourgeoisie renaissante ».

Il est remarquable, d'abord, de constater le rôle de l'armée. Sans doute est-ce Mao-tsé-Toung lui-même qui a ordonné l'épuration, mais c'est le *Journal de l'Armée de Libération*, organe du ministère de la Défense, qui a donné la nouvelle. En fait, tout porte à croire que ses auteurs véritables cherchent plutôt à « se couvrir » vis-à-vis de leurs pairs. Déjà un homme se détache dans l'opération : le maréchal Lin-Pao, ministre de la Défense à 57 ans, l'un des partisans de la « ligne dure », anti-soviétique autant qu'anti-américain, au bureau politique depuis 1955.

Quant au sens exact de la campagne, il n'est pas sûr qu'il soit uniquement culturel. Apparemment absorbée par ses débats politico-littéraires, la presse de Pékin n'a pas publié depuis six mois un seul bilan de son économie. C'est assez étonnant au moment où devrait être lancé un 3^e plan quinquennal. Le 6 juin, le *Journal de l'Armée* soulignait : « Il est dangereux de concentrer tous ses efforts sur le développement économique ».



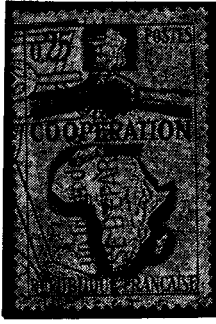
**L'AFFAIRE
MIHAJLOV**



L'épuration chinoise a pris de telles proportions qu'elle fait croire à l'éclatement de la direction du PC. C'est une modification directoriale assez identique qui s'est produite en Yougoslavie, quand à l'ouverture du 4^e Plenum de la Ligue des Communistes, le vice-président de la République, M. Alexandre Rankovitch, véritable « dauphin » du maréchal Tito, annonça sa « démission ».

En fait de démission, M. Rankovitch était purement limogé. Accusé d'avoir voulu « hâter la succession » du chef de l'Etat, aujourd'hui âgé de 74 ans, son amour nostalgique de l'époque stalinienne, son omnipotence au sein des services de sécurité, laissaient prévoir, aux yeux de quelques rares chroniqueurs, sa chute prochaine.

Cet acte d'autorité laisse-t-il vraiment prévoir un régime plus libéral en Yougoslavie ? Ce n'est pas sûr. De récentes condamnations en URSS ont montré que la lutte idéologique contre le dogmatisme stalinien eut très bien laisser subsister des méthodes que le Géorgien n'aurait pas désavouées. Au cours d'une conversation avec ses Anciens Combattants, Tito a d'ailleurs reconnu : « Le libéralisme à l'égard de l'influence négative de l'idéologie occidentale serait une preuve de faiblesse » ! M. Mihajlo Mihajlov en sait quelque chose : poursuivi l'an passé pour son fameux reportage sur l'Union soviétique paru dans la revue *Delo* (« un été à Moscou »), il s'est à nouveau vu inculpé, au mois d'août, pour avoir réclamé le pluralisme des partis, dont M. Waldeck-Rochet parle en France avec tant de bonheur. Quant à Milovan Djilas, véritable précurseur pour ce qui est d'accuser « la nouvelle classe dirigeante », il demeure en prison...



VERS DE NOUVEAUX TROUBLES EN AFRIQUE NOIRE

C'est au FBI que M. Johnson a donné charge de surveiller les affrontements raciaux de l'intérieur. A l'étranger, c'est le CIA qui, à l'occasion, vient s'en mêler de bon cœur. Si sa présence derrière le renversement du général Ironsi au Nigéria, fruit de l'affrontement tribal des ethnies Ibos et Haoussas, est plus douteuse, son intérêt pour l'évolution du problème congolais n'est pas niable.

Au Congo-Brazzaville, les troubles qui ont ensanglanté pendant deux semaines le pays, ont confirmé la présence auprès des troupes de M. Massemba-Débat de 200 moniteurs de l'armée cubaine, venus initier les Noirs aux techniques de guérilla de « Che » Guevarra. C'est en quelque sorte la tension cubaine qui s'est trouvée d'un coup décalquée sur le continent africain.

L'homme visé est le chef du Congo-Kinshasa, le général Mobutu. Visé de divers côtés d'ailleurs. Par les rebelles de Brazzaville et leurs conseillers fidèles d'abord, par d'éventuels partisans de Tschombé ensuite. Quelques déclarations elliptiques de l'ancien chef du Katanga, discrètement appuyé par les services américains, ont en effet laissé entendre que son retour en Afrique n'est pas à exclure, sous couvert d'une opération politique dont les modalités, assure-t-on, seraient plus avancées qu'on ne pourrait croire.



LES MESAVENTURES ET LES ECHECS DE L'ONU.

La politique internationale n'aura guère connu de vacances, l'été aura été des plus troublés. C'est un sujet qui préoccupe le chef d'orchestre des Nations-Unies, leur secrétaire général M. U. Thant.

Depuis longtemps, l'ONU est dans une mauvaise passe. La menace toujours en suspens à Pékin de créer une organisation rivale, la bureaucratie de plus en plus envahissante, la guerre qui persiste dans le sud-est asiatique, les échecs des tentatives de médiation (Congo, Chypre), les palabres incessantes du palais de verre new-yorkais, rien de tout cela n'est

propre à revigorer les instances internationales. Récemment encore, le jugement rendu dans l'affaire du Sud-Ouest africain (Cf. notre n° 39) par la Cour Internationale de la Haye, après 16 années de délibérations, a pris l'allure d'une claque retentissante pour les plaignants du Tiers-Monde : en confirmant le mandat confié à Prétoria par la SDN en 1920, la sentence de la Cour a publiquement, quoique indirectement, justifié la politique de développement séparé de M. Verwoerd.

Tout cela tracasse M. U. Thant qui, en désespoir de cause, a décidé d'essayer du chantage. Il s'est donc « refusé à dire » s'il demanderait une prolongation de son mandat en décembre prochain. D'ores et déjà, sa succession paraît difficile : parmi les candidats, le Finlandais M. Enkell, a le tort d'être Européen, le chef Adebo, du Nigéria, d'être insuffisamment progressiste, le diplomate afghan M. Pashvak de n'offrir qu'un douteux neutralisme. Aussi les bouderies de M. U. Thant, poussées à leurs extrêmes, pourraient-elles aboutir, écrit le *Monde*, à ce que « privée de son secrétaire général, l'ONU puisse être menacée d'une dissolution de fait, sinon de forme ». Il y a fort à parier que le monde n'y perdrait pas.

UN ETE DE VIOLENCE AUX U.S.A.



Les Etats-Unis ont connu la désormais traditionnelle flambée des violences raciales d'été. Avec, cette année, quelques aspects plus inquiétants.

Depuis deux ans environ, le mouvement de revendication noire est entré dans une seconde phase. Au début, il s'agissait seulement d'exiger « l'égalité et l'intégration », mythes mal définis qui se doublaient volontiers d'apolitisme, souvent de non-violence, s'appuyaient sur les libéraux blancs et les préoccupations électorales du parti Démocrate, et n'étaient dédaignés que par quelques extrémistes isolés.

Tout a changé. L'élection de 1964, l'« escalade » vietnamienne, la propagande marxiste, ont rapidement politisé le mouvement. Le déplacement progressif du problème vers les grandes concentrations urbaines du Nord, où la ségrégation de fait se substitue à l'inégalité de droit, a appris aux Noirs à y regarder deux fois, avant d'accepter un « allié ». L'échec de certaines méthodes inaugurées par les *freedom riders* et le *sit-in movement*, a conduit certains de leurs dirigeants à rejeter les enseignements bibliques, pour se tourner vers l'« auto-défense », ou l'insurrection armée.

Le tout s'est condensé en un slogan nouveau, déjà employé par Richard Wright et Adam Clayton Powell, mais lancé par la nouvelle direction du SNCC (« étudiants non-violents »!) : *Black Power!* Le pouvoir noir. C'est autour de lui, du « racisme inversé » qu'il incarne, qu'une crise oppose désormais les « Jeunes Turcs » aux « Oncles Tom », les « durs » aux « modérés », les jeunes aux plus anciens. C'est en imposant ce slogan que le président du SNCC, M. Stokely Carmichaël, a lancé : « Nous refusons de collaborer avec les Blancs à quelque niveau que

ce soit. Si les libéraux blancs nous appuient vraiment, qu'ils commencent donc par envoyer leurs petites filles dans les écoles de Harlem »!



JOHNSON TIRAILLE ENTRE LA DROITE ET LA GAUCHE

Au milieu du mois de juin, la marche des Noirs de Jackson (Miss.) à Baltimore (Maryland) a donné le signal des troubles. Les émotions que se donna la presse quand un vétéran de la dernière guerre, M. Aubrey James Norwell de Memphis (Tennessee), excédé par toute cette agitation, déchargea dans l'arrière-train de M. James Meredith un fusil à moineaux comme on en emploie aux Etats-Unis contre les voleurs de pastèques — apparurent comme autant d'encouragements. En quelques jours, pour les motifs les plus futiles, Chicago, Cleveland, Miami, Los Angelès Washington, Baltimore, New-York ont connu les débuts de ce que M. Louis Lomax, écrivain noir, appelle « la guerre civile froide ».

Les partisans du « Black power » n'ont plus confiance dans leurs « alliés des partis blancs ». Communistes, ils se tournent plus volontiers vers Pékin ou vers Cuba. Revenus d'une « intégration » qui n'a de sens que biologique, ils veulent une ségrégation à rebours, un retour à la négritude, un Etat pour eux seuls. Le pasteur King lui-même, traité d'émeutier par le maire de Chicago, M. Richard Daley, n'a pu résister à la surenchère. Le tout est de savoir jusqu'où cela ira.

Fabrice LAROCHE

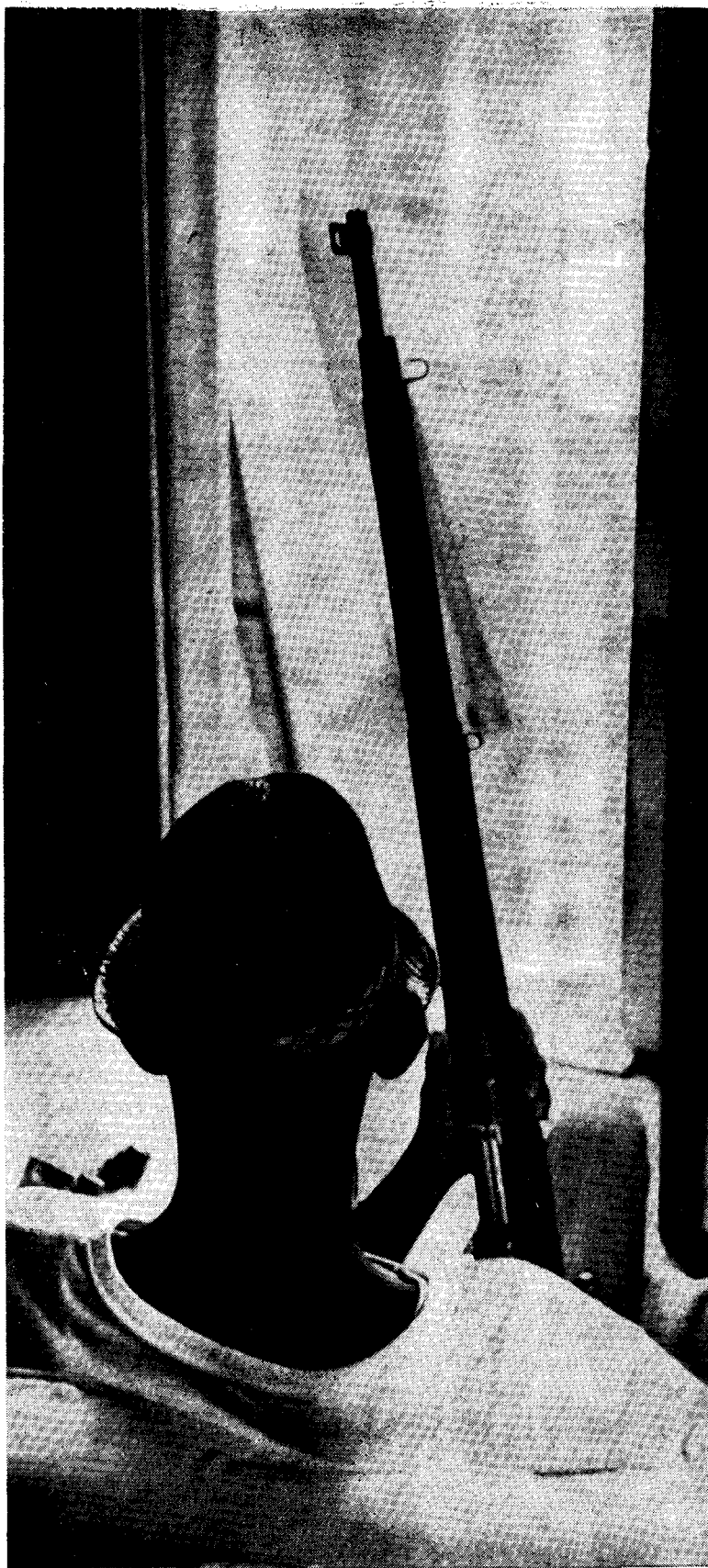


Il n'y a dans le présent, aucune solution concevable à l'affrontement de la nation blanche et de la nation noire américaines. Sans doute, dans l'avenir, se sépareront-elles, comme le prêchent les nationalistes noirs, mais il est impossible de prévoir le délai, les conditions et les formes de ce divorce. Elles sont, en attendant, astreintes à vivre ensemble en se heurtant sans cesse et en s'ensanglantant mutuellement.

Les Français doivent réfléchir. Il existe, paraît-il, un programme d'immigration qui aurait pour but de porter la population noire de la France à 1 million de tête en 1980. 1 million, cela peut signifier 4 ou 5 millions dans une génération ou deux. Le racisme, avec ses théories prétentieuses et odieuses, n'a rien à voir avec cette constatation de fait que deux groupes humains dissemblables entrent en opposition s'ils ne veulent ou ne peuvent se mélanger.

Raymond CARTIER

« Paris-Match », 6 août 1966.



LES MYSTERES D'ANDRÉ MALRAUX



Les idées
ne doivent
pas être pen-
sées mais vé-
cues.

1966

Europe, grand cimetière où ne dorment que des conquérants morts dont la tristesse devient plus profonde en se parant de leurs noms illustres, tu ne laisses autour de moi qu'un horizon nu et le miroir qu'apporte le désespoir, vieux maître de la solitude...

La tentation de l'Occident (Grasset, 1926).



Nous savons désormais qu'on ne sera pas d'autant plus homme qu'on sera moins français, mais qu'on sera simplement davantage russe. Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes liés à la patrie et nous savons que nous ferons pas l'Européen sans elle.

Appel aux Intellectuels (5 mars 1948).

André MALRAUX

C EST peut-être un adieu à M. André Malraux, ministre des affaires culturelles des trois gouvernements de la V^e République. M. André Malraux abandonnera-t-il les Conseils, du mercredi et les inaugurations officielles du dimanche? Grâce à lui, Chagall est à l'Opéra de Paris et Braque au Théâtre de France. Son rôle officiel va-t-il prendre fin?

Allons-nous retrouver Malraux, un Malraux tragique, un Malraux pessimiste, un Malraux lyrique? Mystérieux Malraux, fasciné par l'Orient et la Révolution venue d'Occident, emporté par l'action révolutionnaire communiste et sa propre légende...

L'historien André Brissaud, dont vous avez lu les deux livres récemment parus, « La dernière année de Vichy » et « Pétain à Sigmaringen » qui restituent admirablement l'atmosphère du drame en quatre actes 1939-1945, est aussi l'un des meilleurs analystes de l'œuvre et de la pensée de Malraux. Il a rencontré cent fois l'écrivain et pense être parvenu sinon à percer la légende, du moins à lever quelques-uns des voiles qui couvrent Malraux, l'homme et son œuvre. André Brissaud vient d'écrire, sous forme d'un cahier d'études, une longue préface à la **Condition humaine**, publiée par la Bibliothèque de Culture littéraire. En réalité, André Brissaud n'a pas voulu séparer la **Condition humaine** du contexte historique et de l'ensemble de l'œuvre, et c'est toute l'œuvre qu'il explique. Il reprend, dix ans après, le travail qu'il avait publié à la Bibliothèque mondiale, sous le titre « Portrait d'André Malraux ».

— Pourquoi cette attirance pour André Malraux ?

— J'ai été attiré par sa vision apocalyptique des événements, son sens du tragique, et son obsession dans la recherche de l'homme, obsession qui tourne à la métaphysique, bien qu'il considère comme « probable » la mort de Dieu. En cela, nous pourrions rapprocher Drieu La Rochelle de Malraux : le premier écrivait, dans ses « Notes pour comprendre le siècle » : « L'aventurier est un homme qui ne croit pas aux idées et donc pas aux doctrines. C'est un homme qui ne croit que dans les actes et qui enchaîne ses actes selon un mythe très sommaire »... Et l'on entend le second, à travers les mots de Garine, dans *Les Conquérants* : « Ma vie ne m'intéresse pas. C'est clair, c'est net, c'est formel. Je veux une certaine forme de puissance et je l'obtiendrai ».

— Malraux, un aventurier ?

— C'était un aventurier et un esthète, voilà le point de départ. Sa préoccupation essentielle était et reste esthétique, ce qui est aussi chez lui une éthique. En effet, pour Malraux la question existentielle : « La vie est-elle vaine ? » Dieu est mort et cette absence a laissé un vide effrayant qu'il faudrait combler. Comment ? L'angoisse apparaît comme l'étrange volonté de l'homme de se tenir pour responsable mais sans savoir exactement de quoi. Gisors déclare, dans *La Condition humaine* : « Le fond de l'homme est l'angoisse, la conscience de ses propres fatalités, d'où naissent toutes les peurs ». Le pessimisme est la racine de la dialectique des héros de Malraux qui cherchent à se convaincre que leurs vœux nihilistes sont conformes à la réalité ; penser, c'est dire non, c'est mettre le monde en question... Voilà l'instant où les aventuriers, devenus conquérants, se transforment en révolutionnaires. Malraux abandonne alors le pur désespoir pour n'avoir plus qu'une passion : sociale et humaine. Malraux écrira dans *L'espoir* : « la révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle car tout homme a besoin de trouver un jour son lyrisme ». Ce lyrisme, c'est la révolution marxiste-léniniste.

— C'est alors un esthète de la révolution..

— Préoccupé par l'homme, déçu par la révolution marxiste dont il a sondé l'effrayante négation, angoissé, il a recherché dans l'art ce qui pouvait être la vérité profonde de l'homme. Mais il n'a pas pour autant fondé un humanisme. Malraux est un maître de recherches, c'est en ce sens que ses écrits peuvent être stimulants. A travers tous les arts, et notamment ceux à manifestation religieuse, les représentations de Dieu le fascinent : il veut répondre à « quel est le destin de l'homme ? » Malraux écrit dans *La Condition humaine* : « Il faut que l'usine (c'est-à-dire le foyer de la révolution), qui n'est encore qu'un espèce d'église des catacombes, devienne ce que fut la cathédrale et que les hommes y voient au lieu des dieux, la force humaine en lutte contre la terre. »

— Nous en revenons à l'action.

— Oui. Pour dépasser le désespoir qui le menace, Malraux réclame de l'homme la lucidité. C'est par l'acte que Malraux veut transcender la condition humaine, et se détourner de l'intoxication du néant. Ses personnages refusent de s'enfermer dans le nihilisme, ils sont face à la mort avec une lucidité avide.

— Pourtant, je lis : « La mort de Kyo est un acte exalté, la suprême expression d'une vie »...

— Parce que la mort, aussi, est envoûtante en face d'elle. C'est que l'on atteint l'ivresse du défi, la jouissance de s'affirmer en côtoyant le néant. C'est là une des bases de la philosophie de Malraux. Mais son héroïsme n'est pas l'héroïsme nietzschéen qui est optimisme, mais un héroïsme crispé, désespéré. une drogue puissante où le sang, les supplices, la peur même, dégagent une odeur charnelle excitante, érotique, qui grise l'individu jusqu'au paroxysme de la fureur sensuelle, de la fureur destructrice, ou de la fureur délirante et lui fait perdre son bien le plus précieux : la lucidité.



1935

Pour un homme qui pense, la révolution est tragique. Pour un tel homme, la vie aussi est tragique.

La révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle.

Il n'y a pas cinquante manières de combattre, il n'y en a qu'une, c'est d'être vainqueur. Ni la révolution, ni la guerre ne consistent à se plaire à soi-même.

André MALRAUX

1965



Il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir... il mourait, comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie.

André MALRAUX

Car je sais bien ce qu'il cherche, Malraux, c'est le pathétique. Et il oublie les démarches vaines de sa jeunesse, pour ne considérer que les sentiments de sa grandeur, ce climat qui lui semble le seul respirable.

SAINT-EXUPERY

Malraux, bourgeois libertaire jeté hors la loi, s'est trouvé à point pour exprimer avec une fraternité supérieure, l'âme des libertaires de toutes classes qui de par le monde, à tort ou à raison, ont rassemblé et entravé leurs révoltes sous la main de Moscou.

DRIEU LA ROCHELLE

Pour la France, Drieu s'est battu. Jusqu'à la mort.

André MALRAUX



— C'est le pessimisme le plus noir ?

— Malraux ne nous cache pas que le malheur de l'homme est irrémédiable, qu'il ne peut y avoir de victoire contre la mort ni contre la hantise que nous impose notre ignorance de notre origine et de notre destinée. « L'angoisse est la plus forte, emprisonnée dès l'origine, la joie qui fut donnée au seul animal qui sache qu'elle n'est pas éternelle ». La révolution est vaine et l'espoir vide.

— Comment faire cadrer la politique de Malraux avec sa propre vision des choses ?

— En réalité, l'action politique ne correspond pas au personnage. Malraux est un intellectuel fourvoyé dans l'action politique. L'action n'est pas pour lui un outil de conquête mais une projection concrète de sa vision du monde. Confronté à la réalité, Malraux se laisse emporter par le flot tumultueux de son imagination créatrice de romancier. C'est pourquoi, par exemple, il est si difficile d'écrire une biographie exacte de Malraux. Il ne fait jamais le partage entre la réalité et la fiction. Il m'a même laissé entendre qu'il avait laissé des erreurs dans le livre publié par Gaëtan Picon. « Pourquoi détruire des légendes ? » dit-il. Par exemple : Malraux n'a jamais été un commissaire politique ; en Chine, il n'a pas vraiment joué de rôle politique. Il s'y est trouvé comme journaliste. N'oublions pas qu'il a écrit les événements de la **Condition humaine**, sans les avoir directement vécus, quelques mois après... Il n'a même probablement pas créé l'aviation républicaine espagnole, et n'a guère eu le temps de se battre. Comment cela eut-il été possible, tout en écrivant **L'Espoir** — qui paraît en 1937, moins d'un an après le déclenchement de la guerre civile en Espagne — et en préparant le film du même nom ? Maquisard F.T.P., Colonel Berger ? Oui, bien sûr, mais tout cela se passe très tard, en 1944... A lire les biographies de Malraux, on a l'impression de se trouver devant un « animal politique », dans le genre de Jacques Doriot. Rien n'est plus éloigné de la vérité. En réalité, Malraux a toujours beaucoup plus « pensé » que « mené » une action révolutionnaire.

— Mais pourquoi est-il passé du communisme au gaullisme ?

— Sa rencontre avec De Gaulle date de 1945, quand il fut attaché culturel au cabinet De Gaulle, puis ministre de l'Information. Il fut, plus tard, délégué à la propagande du R.P.F. A-t-il été fasciné par la complexité du personnage de De Gaulle ? Sans doute. Mais la raison essentielle, je crois, c'est qu'il y a entre eux un point commun important : l'un et l'autre ont besoin, pour vivre, du drame, du chaos, de l'apocalypse... Ils ne sont pleinement eux-mêmes qu'au sein d'une tragédie.



Malraux va peut-être finir de se livrer lui-même, en publiant la suite de la **Métamorphose des Dieux** après huit ou neuf ans de silence gêné, comme contraint par un manque de respiration?... Mystérieux Malraux, partisan du Komintern ou des républicains espagnols, qui s'écriait, le 5 mars 1948 : « Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes liés à la patrie et nous savons que nous ne ferons pas l'Européen sans elle ». Mystérieux Malraux qui parle de « civilisation atlantique », en janvier 1966, dans la **Revue des sciences politiques** de Toulouse, ajoutant qu'elle est le « dialogue d'un imaginaire qui surgit sur la moitié du monde, avec la résurrection d'un passé planétaire ».

A l'apocalypse chrétienne qui se résoudra en Dieu, Malraux a répondu par l'apocalypse de la révolution communiste qui sera une fin pour l'homme. Effrayante illusion lyrique.

François d'ORCIVAL



La dernière année de Vichy, et Pétain à Sigmaringen d'André Brissaud ont été publiés par la Librairie Académique Perrin. **La Condition humaine**, préfacée par André Brissaud, est diffusée par Denoël. André Brissaud travaille, d'autre part, sur l'art roman et sur une étude importante, en trois volumes, de l'Allemagne nationale-socialiste : « L'amiral Canaris, la patrie ou le parti », « Les S.S. » et « La fin wagnérienne du III^e Reich ».

L Y A VINGT-DEUX ANS, au cours du tragique été 1944, trois écrivains acceptaient le risque de la mort. Deux d'entre eux tombaient au combat, le troisième était sauvé par hasard et devait attendre encore un an avant de mettre fin à ses jours.

Tous trois avaient exalté dans leur œuvre littéraire et vécu dans leur propre aventure les mêmes vertus de courage, de goût du risque et d'amour de l'action. La guerre les avait conduits dans des camps différents mais ils y montrèrent les mêmes qualités d'intelligence et de générosité.

L'un d'eux, le commandant Saint-Exupéry, tombé en mission aérienne au-dessus de la Méditerranée, le 31 juillet 1944, fut l'ami intime des deux autres et, par-delà la mort, reste le lien qui unit les « deux frères ennemis » : Jean Prévost qui fut fusillé le 1^{er} août 1944 et Drieu La Rochelle qui tenta de se suicider le 12 août 1944. L'ancien combattant de Charleroi et le maquisard du Vercors avaient, tout au long de leur vie, chanté les mêmes thèmes : la joie du corps humain, le triomphe de la jeunesse, le goût du risque. Entre la littérature et la politique, entre la pensée et l'action, ils n'avaient jamais fait de partage, acceptant jusqu'au bout les conséquences de leurs actes, ne survivant pas aux jeunes gens qu'ils avaient lancé sur des voies exaltantes et dangereuses.

Aujourd'hui, leur œuvre prend sa vraie dimension et leur vie son véritable sens : celui d'un chant d'unité.

Prévost, Saint-Exupéry, Drieu sont morts. Mais des romans comme *La chasse du matin*, *Vol de nuit*, *L'homme à cheval*, des essais comme *Plaisir des sports*, *Terre des hommes*, *Notes pour comprendre le siècle*, restent vivants. Ce sont des livres qui donnent « un sens à notre vie », selon l'expression même de Saint-Exupéry.

Henri LANDEMER 

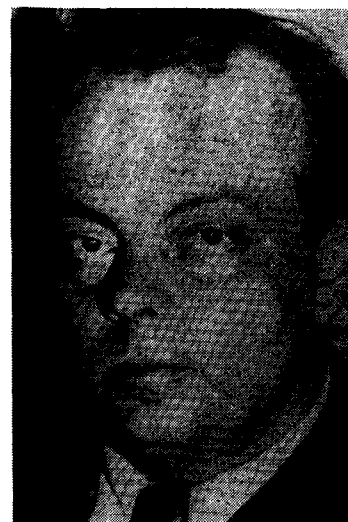
L'HONNEUR s'est passé de principes, il a survécu à toutes les castes et à toutes les révolutions, tant il était bien ancré dans le cœur des hommes d'Occident. Infiniment plus fort que l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité, et assez fort pour laisser attribuer à d'autres sentiments tous les sacrifices qui se sont faits pour lui. On ne meurt que pour le plaisir de rester digne de soi-même.

JEAN PREVOST



L'ACCEPTATION du risque de mort, c'est l'acceptation de la vie. Et l'amour du danger, c'est l'amour de la vie. De même que ta victoire, c'était ton risque de défaite surmonté par ta création, et tu n'as jamais vu l'homme régnant sans risque sur les animaux domestiques, se prévaloir d'être vainqueur. Mais j'exige plus de toi, si je te veux soldat fertile pour l'empire.

SAINT-EXUPERY



L PENSAIT que si on refuse un combat, on ne peut qu'en engager un autre. On ne peut se dérober à la loi du combat, qui est la loi de la vie. Il avait trouvé dans la guerre une révélation inoubliable qui avait inscrit dans un tableau lumineux les premiers articles de sa foi : l'homme n'existe que dans le combat ; l'homme ne vit que s'il risque la mort.

DRIEU LA ROCHELLE



CHAQUE mois Europe-Action publiera quelques histoires non-conformistes. Elles ne feront certes pas rire les intellectuels de Gauche, les ministres du Régime, les sous-capables de l'O.N.U., ni surtout celui que le regretté dessinateur Ben nommait irrévérencieusement « le général de La Perche ».

Amis lecteurs, envoyez-nous des histoires drôles. Celles qui seront publiées donneront droit à l'envoi d'un volume gratuit de la collection « Action ».

Et, si elles vous ont fait sourire, ne les gardez pas pour vous. Répétez-les..

LES délégués africains avaient décidé de tenir à l'O.N.U. une réunion strictement « entre eux » afin de régler quelques petits problèmes internes de ce magnifique continent en pleine expansion depuis le départ des Blancs. Le secrétaire général, M. Thant, qui comme son nom l'indique, est arrivé derrière M. Hammarskoeld, se fait un plaisir de leur céder une salle de délibération. Horreur, parmi les délégués, deux individus se tiennent un peu à l'écart. Ils sont un peu bruns, certes; mais quand même pas noirs. S'agirait-il d'espions européens? Le délégué de la République Centafricaine est envoyé en reconnaissance :

— Bonjour, messieu's, vous êtes vraiment Africains?

— Vraiment Africains, monsieur. Je te jure.

— De quel pays d'Afrique?

— De Tunisie.

— Vous êtes libérés depuis longtemps?

— Depuis dix ans.

— Depuis dix ans? Et vous êtes déjà tout blancs!

**NE LES
GARDEZ
PAS QUE
POUR VOUS**

PETITE DEVINETTE :
Qu'est-ce que De Gaulle?

Réponse :

C'est une poule.

Pourquoi?

Parce qu'il pond Pidou et qu'il couve de Murville.



CHACUN se souvient du triomphal voyage du général De Gaulle en Union Soviétique. On sait que le général prononça en russe des formules qu'il avait apprises par cœur. Mais sa célèbre mémoire l'a parfois trahi au cours de son voyage. Ainsi, ce jour où il devait prononcer un discours devant le président du Komsomol, organisation de la jeunesse communiste. Quelques heures avant la manifestation, il n'arrive plus à se rappeler du nom de cette illustre personnalité soviétique. Heureusement, le « téléphone rouge » lui permet d'appeler son fidèle Pompidou :

— Allô, mon cher Pompom, connaissez-vous le nom du président du Komsomol?

— Oui.

— Oui, qui?

— Oui, mon général.

ENFIN débarassés du colonialisme oppresseur, les Noirs de ce petit village d'Afrique se ruent vers l'école. La maîtresse, nouvellement arrivée et encore enthousiaste pour la Coopération, aime bien connaître les élèves, enfants et adultes, qui suivent ses cours. Un jour un grand Noir arrive, tenant par la main un tout petit négritillon. La maîtresse est toute contente :

— C'est très bien d'amener avec toi ton petit frère.

— Ce n'est pas mon petit frère, madame.

— C'est ton petit neveu?

— Non, madame.

— C'est ton petit cousin?

— Non, madame.

— C'est un petit camarade?

— Non, madame, c'est mon « quatre heures ».

LORIENTATION professionnelle fait merveille en Afrique. Désormais les Noirs peuvent choisir dès l'école, le métier qui convient à leurs désirs ou à leurs aptitudes. Le psychotechnicien interroge l'un d'eux, avant de l'admettre en classe terminale d'un lycée :

— Tu veux être dans quelle branche?

— Espèce de colonialiste! Je suis pas un singe, moi. Je ne veux pas être dans une banche mais su' un banc, comme tout le monde.

AMI lecteur, attention. Les Africains sont susceptibles. Si vous ne voulez pas être qualifié d'exploiteur impérialiste et de demeuré raciste, vous ne devez pas dire un homme noir mais un homme de couleur. De même, vous ne direz pas un crayon noir mais un crayon de couleur.



**LE LIVRE
DU MOIS**

LES GUERRES INDIENNES

Voilà exactement cent ans,
au lendemain de la funeste
Guerre de Sécession,
le général Grant
prit l'initiative
d'entrer en campagne
contre les Indiens,
ouvrant l'Ouest américain
aux pionniers et aux chercheurs d'or,
aux poseurs de rail et aux fermiers.
Le Gouvernement de Washington
lui envoya un télégramme,
lui demandant de quelle autorité
il tenait le droit d'entreprendre
« une nouvelle guerre ».
Grant répondit :
« Il n'y a pas de nouvelle guerre.
C'est la guerre, l'éternelle,
celle qui a commencé au moment
de l'arrivée des Blancs en Amérique
et qui n'a jamais cessé depuis. »
Voici un des premiers épisodes
de cette aventure héroïque
que nous restitue un livre
de Fairfax Downey,
à paraître dans la collection « Action ».

FORT Phil Kearny est achevé. Le dernier madrier est en place. Mais l'hiver rigoureux de 1867 oblige ses défenseurs à y faire entrer d'énormes quantités de bois de chauffage. L'été est déjà bien avancé, on continue pourtant d'entendre le choc des haches à Piney Creek, un tertre boisé situé à sept milles du fort... C'est une compagnie du 27^e régiment d'infanterie, formée à partir d'éléments du Vieux 18^e, qui protège les bûcherons contractuels.

La garde est commandée par le Capitaine James Powell. C'est un officier expérimenté, sorti du rang, qui s'est engagé en 1848. Il a gagné ses galons pendant la Guerre Civile. Blessé gravement à deux reprises, il a été décoré pour faits de guerre. Powell ne prend aucun risque : ses deux corvées de protection sont sur le qui-vive dans le bois. Dans la plaine voisine, où il a fait camper le gros de sa troupe, Powell a improvisé une barricade avec les chariots à bois, il a fait enlever les montants, uniquement destinés à attacher le chargement, et fait percer les plates-formes de meurtrières. On a enfin renforcé la petite citadelle par des tas de bûches et des sacs de grain. Au centre, les armes et les munitions sont à portée de la main.

Pendant tout le printemps et depuis le début de l'été, les Indiens ont rôdé autour de Fort Kearny. Powell s'attend à une attaque imminente. Elle survient le 2 août à l'aube.



Une tempête de plomb s'abat sur les guerriers parvenus à moins de cinquante mètres de l'enclos. Les soldats s'emparent déjà des fusils de réserve et tirent sans marquer le moindre arrêt. A cette distance, ils ne peuvent manquer leurs cibles. Sous l'effet de la fantastique fusillade, l'assaut ne peut conserver sa direction initiale. Les assaillants s'écartent de leur but et évitent l'enclos. Sur les poneys, c'est une véritable danse. Les Indiens tirent par-dessus leur épaule, font le tour des chariots espérant s'en approcher dès que le feu faiblira. Mais l'ardeur des tireurs ne se dément pas, car les chargeurs sont constamment renouvelés et les fusils instantanément tendus aux exécutants. Des colts à six coups, quelques fusils à barillet se joignent au tumulte, contribuant à élever le tir à un niveau sonore encore inconnu des assaillants. Les corps rouges culbutent par-dessus les poneys ou s'écrasent au sol avec eux. Le cercle s'est tellement resserré que les lourdes balles de 50 traversent parfois trois guerriers en ligne.

L'attaque indienne est brave, furieuse (« ils étaient prêts à tout, dira un soldat »). Mais on ne peut supporter un tel tir. Les voilà qui cèdent enfin et se retirent dans la plus grande confusion, laissant tout autour de l'enclos leurs hommes et leurs chevaux en tas, morts ou blessés. Quelques-uns tirent encore sur les soldats qui s'approchent d'eux.

La horde hurlante déferle sur le troupeau de mules et de chevaux, libère et chasse les bêtes de somme, puis galope en direction de la corvée de bois. Quatre bûcherons sont atteints par les flèches mais la garde parvient à assurer la fuite des autres civils vers Fort Kearny. Powell accourt en renfort et ramène pour sa part quelques hommes à l'abri des chariots.

Derrière la fragile barricade, ils se comptent aux côtés de Powell et de son lieutenant, John C. Jenness, il y a trente-deux soldats et deux civils de la Frontière. Powell distribue des armes aux meilleurs tireurs : trois fusils chacun. Les autres se contenteront de les recharger. Personne ne tirera avant d'en avoir reçu l'ordre.

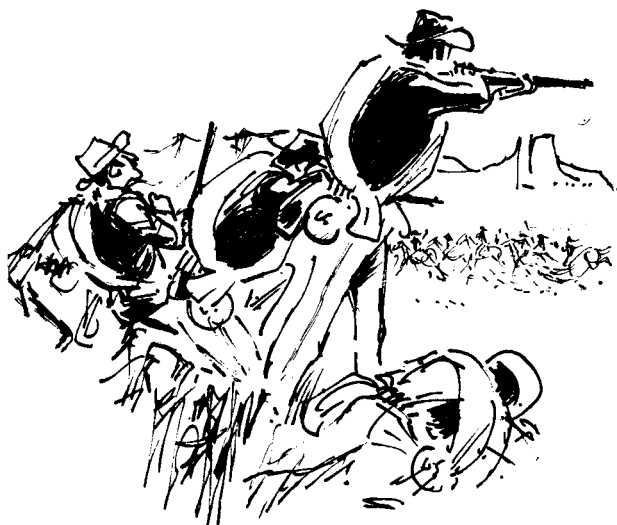
Ils attendent. Ils n'ont aucun espoir d'en réchapper : autour d'eux, les Indiens sont au moins quinze cents. Sur une hauteur, un chef qui semble être Red Cloud agite une couverture bariolée, dont il se sert en guise de drapeau. C'est la charge. Cinq cents Sioux et Cheyennes, conduits par Crazy Horse et American Horse, se ruent en avant, passant du trot au galop. C'est une folle, vertigineuse chevauchée de poneys, d'où s'échappent les lueurs et les claquements des balles.

— Les voilà qui arrivent, lance le Capitaine Powell de sa voix calme. Tous à vos places ; prêts à tirer !

Cependant, la petite force de l'enclos est réduite à vingt-huit hommes. En s'exposant aux assaillants pour donner un ordre le lieutenant Jenness a reçu une balle dans la tête. Un homme a été tué. Deux autres sont sérieusement blessés. Personne ne pense à abandonner la lutte un seul instant, mais chacun se prépare à la dernière éventualité. On se déchausse, on attache un fil à la gâchette du fusil. Ce fil se termine par un bouclic dans laquelle on introduit le gros orteil au moment décisif. Le canon sur le front, une pression de l'orteil suffira à éviter la torture, dans le cas vraisemblable où le prochain assaut sera le bon. Ou alors, on peut tourner le barillet du Colt et marquer la sixième balle, afin de la garder pour soi-même...

Le deuxième assaut se prépare sous le couvert des arbres. A l'aide de miroirs de poche, les cavaliers indiens peuvent recevoir sur la colline le signal de l'attaque. Ils agrippent fermement les rênes de leur monture, tandis que les guerriers à pied se fauflent à l'abri. Le chant de guerre s'élève, sauvage, étrange, glaçant les soldats d'épouvante.

— Les revoilà ! s'écrie un tireur d'élite, derrière sa meurtrière.



Mais les Peaux Rouges reviennent à la charge, s'agrippent aux chariots. Les soldats sortent leur couteau, projettent les outils qui leur ont servi à ouvrir les meurtrières vers les faces grimaçantes. Les vagues d'assaut viennent frapper le rempart et sont chaque fois repoussées par le tir à répétition des Springfields. Les guerriers s'effondrent et chancellent sans trop comprendre : La sorcellerie des Blancs est dangereuse et permet à leur fusil de tirer sans arrêt.

A six reprises, les Indiens chargent, faisant preuve d'une rare ténacité, surtout après une aussi sanglante série d'échecs. Dans l'enclos, Powell et ses hommes sont épuisés et assoiffés. Ils se laissent tomber au sol pour atteindre leurs dernières piles de cartouches, usés par la chaleur et la fatigue. La première alerte a été donnée à sept heures. Il est près de trois heures et ils ne tiendront plus longtemps..

Le septième assaut ne sera jamais donné, car l'ardeur des Indiens est tombée. Ils se contentent de mettre leurs blessés à l'abri et d'emmener leurs morts. Powell évalue les pertes indiennes à près de deux cents tués.

Mais le renfort accourt de Fort Kearny. La colonne est forte de cent hommes. Son obusier met en fuite les guerriers. La vaillante petite troupe de défenseurs fait des bonds de joie dans l'enclos. Des cris rauques accueillent les camarades.

Hurlant et tiraillant, les guerriers nus jaillissent des buissons, se lancent en avant comme une véritable marée humaine. Les plates-formes des chariots sont criblées de plomb. Mais les Indiens visent trop haut. Les soldats sont accroupis et les balles font éclater le bois au-dessus d'eux. Personne n'est touché. Chacun attend pour tirer que les cibles vivantes soient à bonne portée.

Des collines, les Indiens ont l'impression que la défense faiblit. Si bien que la vague puissante déferle sur la pente, formée par les chevaux colorés, par les coiffes de combat, les corps cuivrés et nus et les boucliers de peau bariolées. Dépassant les guerriers à pied, les poneys fondent sur la forteresse ovale en un fantastique galop.

Le capitaine Powell vise soigneusement. Le neveu de Red Cloud, qui mène la charge, chancelle et tombe sous les sabots de la cavalcade. Le tir des Springfields agit sur les poneys comme une faux. Les Sioux et les Cheyennes refluent, mais repartent aussitôt à l'assaut. Avec les anciens fusils, les défenseurs n'auraient jamais eu le temps de recharger. Mais cette fois, ils tirent salve sur salve, jusqu'à ce que le canon soit tellement chaud qu'il faille le refroidir avec toute l'eau disponible.



Trente-deux contre deux mille cinq cent ! Les Blancs avaient déjà combattu avec succès dans ces conditions, à Montezuma, lorsque Cortez se frayait un chemin à travers les hordes d'Aztlèques. De même que le cheval et l'armure avaient permis aux conquistadors de faire pencher la balance en leur faveur, de même les armes et le tir des hommes de Powell ont défaits les Peaux Rouges. L'énergie du désespoir a aussi aidé les soldats. Mais il est prouvé une nouvelle fois que le Blanc, grâce à sa discipline, sa meilleure organisation et ces deux petites flammes intérieures que sont le moral et l'esprit de corps, combat mieux que l'Indien.

Triste et mélancolique, la sonnerie « aux Morts » retentit de nouveau à Fort Kearny, à l'heure de l'enterrement des victimes. Mais les cercueils en bois de pin sont rares, cette fois, et l'on ne peut s'empêcher d'exulter, malgré la tristesse de la cérémonie : en effet, à Fort Smith, une autre victoire vient d'être remportée sur les Indiens.

Discrédité aux yeux de son peuple, Red Cloud retire ses hommes du combat. La Powder river connaîtra une année paisible. Mais le chef têtue, n'est pas vaincu.

A l'automne suivant, il demandera la fermeture de la piste de Bozeman. Des envoyés du Gouvernement la lui accorderont. Les commandants de la Frontière recevront bientôt l'ordre d'évacuer. Ils n'en croiront pas leurs yeux...

Quelques-uns se souviendront alors de l'hommage rendu aux morts par le Colonel Carrington, lorsque pour la première fois, le grand drapeau de la garnison s'éleva au-dessus de Fort Phil Kearny.



— Ces hommes ont donné leur vie pour tenir notre promesse de ne jamais céder un pouce du terrain conquis.

Et voici qu'une politique hésitante rompt la promesse ! Ces vies se sont offertes en un vain sacrifice. La bannière étoilée a flotté une dernière fois en haut du grand mât de Fort Kearny. Le clairon de l'infanterie et la trompette de la cavalerie ont résonné une dernière fois contre la palissade.

— Fermez le ban ! A vos selles !

(« Il a soufflé dans cette trompette qui ne sonnera jamais la retraite ! ») Cette phrase émouvante de « l'Hymne de guerre de la République » parvient, tel un écho amer, aux oreilles des vétérans de la Guerre Civile. Plus d'un ancien sous-officier est mort devant Kearny. Mais les ordres sont les ordres ! Amère, la colonne bleue passe le portail, suivie du convoi de chariots.

Jetant un regard en arrière, les soldats aperçoivent une fumée dense qui s'échappe du fort. Ce poste qu'ils ont construit de leurs mains, pour lequel des camarades ont donné leur sang, le voilà qui n'est plus qu'un tas de cendres noircis sur la plaine !

Mais la joie sauvage qui emplit les huttes indiennes sera de courte durée. Vers le Sud s'avancent déjà les rails de la Northern Pacific que Red Cloud s'est engagé à ne pas attaquer en échange du dernier traité. Et dans les Black Hills, qui font partie de son territoire de chasse, gît l'or, toujours ignoré, qui appâtera le Blanc. L'Armée va reprendre sa mission.

Cet épisode est extrait du livre « LES GUERRES INDIENNES » qui paraîtra dans les premiers jours de septembre 1966, pour le centième anniversaire d'une lutte qui dura jusque dans les premières années du XX^e siècle. Fairfax Downey, petit-fils de pionniers et de soldats de l'Ouest, a raconté les aventures de la « Vieille Armée » Pour la première fois en langue française, voici un panorama complet des joies, des combats et des sacrifices de ceux qui, venus de tous les pays d'Europe, ont conquis et bâti l'Amérique.

Traduction de René MOIRAND
Illustrations de Loïc KERAVOR
Un volume, 13 francs 50.

A collection
CTION

NOTRE SÉLECTION

« LE POIDS DES CLEFS DE SAINT PIERRE »

Jacques Ploncard d'Assac demeure l'un des plus brillants exégètes de la pensée nationale contemporaine. Nous avons eu maintes fois, dans **Europe-Action**, l'occasion de saluer les pages lourdes d'une salubre passion, où il exprime, avec sa foi et son courage habituels, sa confiance en l'avenir et dénonce quelques-uns des maux les plus aigus qui frappent notre Europe occidentale, menacée par les virus technocratique et progressiste.

Son tout dernier livre, **Le poids des clefs de Saint Pierre**, apporte son importante contribution historique, sociale et politique, à l'explication démystifiée de quelques faits contemporains.

Sa thèse s'appuie sur une documentation fouillée, sur des références précises et abondantes. Elle présente l'intérêt du chercheur qui ne s'arrête point aux détails secondaires, mais entend, dans un style élégant, clair et précis, aller au fond des problèmes. On ne sera pas toujours d'accord avec les thèses de Jacques Ploncard d'Assac. Mais il convient de signaler son courage, son honnêteté et cette volonté lucide de prendre le contre-pied des thèses progressistes chrétiennes. Un ouvrage dont il convenait de signaler la parution.

Diffusion **La librairie française**, 27, rue de l'Abbé Grégoire, Paris-VI^e.

« POUR AVOIR DIT NON », par Jean Reimbold.

C'est le témoignage d'un militant de l'Algérie Française. Universitaire, Agrégé de Lettres à 22 ans, Professeur au lycée de Toulon, ancien Officier du Bataillon de Chocs de 1942 à 1945, ex-Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire, Jean Reimbold sait de quoi il parle. Il précise, dans ces pages denses, au style alerte et coloré, ce que fut son combat, sa vie clandestine, sa capture. Observateur lucide de la vie pénitentiaire de « l'intérieur », il redit, au cours de ses longs mois d'incarcération, ce que furent ces heures d'attente, d'inquiétude, la dignité des uns, la peine des autres, la lâcheté d'une administration vétuste et volontiers irresponsable.

Editions de la Table Ronde, 13,40 F.

EZRA POUND (Les Cahiers de l'Herne)

Après Bernanos, Céline, Borgès, les Cahiers de l'Herne, que dirige Dominique de Roux, avec une tenacité exemplaire, ont publié deux gros volumes sur Ezra Pound. Plus de 700 pages et plusieurs planches de documents photographiques sont consacrés à un écrivain maudit entre tous. Celui que l'on considère comme le plus grand poète américain vivant fut en effet victime d'une double cabale, littéraire et politique. On lui a reproché tour à tour son génie obscur, son style chaotique, son langage insolite, et surtout ses sympathies « fascistes ». Pendant la guerre, il parla au micro de Radio-Rome et fut pour ce fait, emprisonné dans une cage de fer, puis dans un asile d'aliénés. Mais la préoccupation de l'auteur des **Cantos** n'est pas d'ordre social. Elle ne dépasse pas le domaine de l'art pur. Mais elle agrandit les domaines de l'art jusqu'à embrasser la totalité de la vie, jusqu'à oublier le réel pour la magie des mots. Ezra Pound est un prodigieux cas de délire verbal. Il s'apparente, par plus d'un trait, à Louis-Ferdinand Céline et ce n'est pas un hasard si Dominique de Roux (auteur d'un roman insolite **L'Harmonika-Zug**) se passionne pour ces grands solitaires. Après avoir réuni de multiples témoignages, Dominique de Roux, va publier, dans quelques mois, les résultats de sa propre confrontation avec l'auteur du voyage au bout de la nuit. Le titre serait, dit-on, **Céline tout seul**. C'est un livre qui promet d'être passionnant.

Diffusion : **Minard, Lettres modernes**, 73, rue du Cardinal Lemoine (Paris V^e).

Opium Rouge

JEUNE officier promis au plus brillant avenir, le capitaine Moinet préféra quitter l'Armée, plutôt que de continuer à servir une politique qu'il ne pouvait, en son âme et conscience, cautionner.

Après avoir combattu en Indochine et en Algérie, il est maintenant civil et ne craint de prendre publiquement position, chaque fois qu'est en cause l'honneur de nos armes.

Son premier livre, **Journal d'une Agonie**, relatant les derniers jours d'Oran avait été publié par les Editions Saint-Just et avait connu un succès mérité.



Son second livre, qui porte le beau titre **d'Opium rouge** (1) relate, sous une forme romanesque mais néanmoins très fidèle, ce que fut la guerre sur les hauts plateaux du pays thaï, au point de convergence du Laos, du Tonkin et de l'Annam.

C'est le pays de l'opium. Et l'opium devient une arme de guerre que se disputent Viets, Français et partisans.

Opium rouge est un livre de guerre, avec les patrouilles en zone ennemie, les coups de main, les attaques de postes. C'est aussi une histoire d'amour et le livre d'une nostalgie :

« **Tôt ou tard, lorsqu'on l'a quitté mais aimé, le pays Thaï vous rappelle toujours.** »

(1) Editions France-Empire.

CINÉMA



MOURIR POUR VARSOVIE, de Janus PIEKALKIEWICZ.

Réalisé à Londres à partir de documents d'actualité, *Mourir pour Varsovie* est l'œuvre d'un homme qui a combattu pour la Pologne, a participé à l'insurrection de Budapest, et a dû quitter sa patrie après les troubles de Poznan. C'est donc, avant tout, un réquisitoire contre le communisme, un démenti objectif aux idées reçues en matière historique. Les dessous du pacte germano-soviétique, le massacre de Katyn et ses 10.000 officiers polonais assassinés par Staline, les fosses de Winnitz, les prisons de Lwow et de Tallinn, la déportation d'un million et demi de Polonais à l'Est, tout est montré, confirmé. C'est bien pourquoi le silence de la presse de droite devant l'événement que constitue une telle bande au cinéma d'essai de la Pagode à Paris, est-il plus qu'étonnant. Le cinéma est un art de gauche, c'est bien connu ! Mais la gauche ne s'y est pas trompé : *le Nouvel Observateur* a tonné contre « ce monument d'anticommunisme imbécile » et invité ses lecteurs à protester par téléphone contre la direction de la salle ! Elève de l'école de Lodz, Piekalkiewicz a répondu à *Mourir à Madrid*. On n'oubliera pas la charge à l'arme blanche des derniers cavaliers de Pologne contre les blindés ennemis. La guerre froide a commencé en 1944, sur les bords de la Vistule.

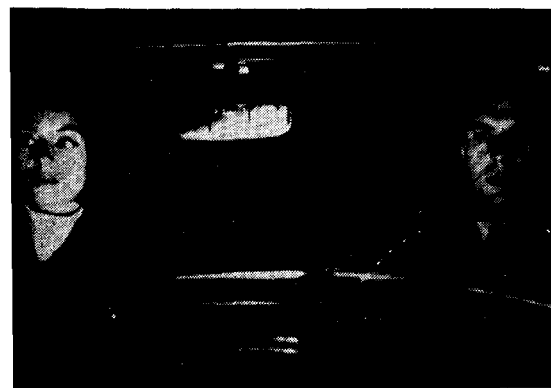
LA CUREE, de Roger VADIM.

Vadim est la bête noire de certains moralistes. L'Ordre moral n'aimera donc pas *la Curée*, tout en lui donnant plus d'importance qu'elle n'en a. En fait, l'immoralisme de Vadim s'arrête aux mœurs, et à ce titre ne va guère plus loin que la vie quotidienne que décrit l'actualité. En revanche, son incontestable talent de décorateur de cinéma empêche de le négliger. A ce titre, *la Curée* est un peu une anthologie de Vadim. On y retrouve la perversité bourgeoise des *Liaisons dangereuses*, l'espièglerie d'*Et dieu, créa la femme*, le bal fantastique d'*Et mourir de plaisir*, le luxe baroque des appartements du *Repos du guerrier*. Sur cet ensemble d'images, ces couleurs d'automne, ces chiens de feu, ces piscines sombres, sur les dialogues et *private jokes* (clins d'œil) de Jean Cau, se promène Jane Fonda, ses yeux, son corps, ses cheveux, et le film est un chant en son honneur en même temps qu'il conte sa perte. L'histoire, peu vraisemblable, décrit une bohème dorée où le snobisme est op-art et sinophile, où les play-boys roulent en jeep et lisent les aventures de Bicot, où la femme fait les frais de l'amitié indestructible d'un père et de son fils. Le directeur de la photographie est Claude Renoir, frère du réalisateur, et cela se sent. Il paraît aussi que Zola serait à l'origine de cette esquisse. Il faut n'en rien croire.



UN HOMME ET UNE FEMME, de Claude LELOUCH.

A bien des égards, le film de Lelouch semble parent de *la Curée*. Ce n'est qu'une apparence. Là où Vadim faisait une parodie, une mythologie au sens propre, Lelouch veut être sérieux, et c'est ce qui gâche tout. Les amours de ces jeunes veufs, script-girl et pilote de course, contrariés par des souvenirs sentimentalo-sexuels, mais finalement transcendés par un retour à la vie commune, n'intéressent personne. Est-ce bien le même Jean-Louis Trintignant qui jouait *la longue marche*, la même Anouk Aimée qui incarnait la *Lola* de Jacques Demy ? On peut en douter ! Un film n'est pas qu'un album d'images. Même couronnée par l'Office catholique du cinéma, même drapée de beaux atours, de souvenirs de chevauchées, de paysages fauves et ors, de journées froides dans Deauville désert, d'octobres désenchantés et de feuilles mortes, la banalité reste la banalité. Ces fous rires, ces impatiences, ces timidités, ces illusions sont ceux de *Confidences* et de *Nous Deux*.



LES DESARROIS DE L'ELEVE TOERLESS, de SCHEOENDORFF.

Parabole politique sur la cruauté, *les désarrois* ont beaucoup impressionné les intellectuels mélancoliques. C'est l'histoire d'un élève candide, Törless, soudain mêlé à la vie d'un austère pensionnat, aux dernières années de l'empire austro-hongrois. Curieux, puis révolté, mais toujours impassible, il y assiste aux tourments que font subir à un jeune voleur ses deux meilleurs camarades. Törless est lucide, mais sa lucidité le porte à la délectation morose. Sa protestation prend la forme d'une interrogation : comment des hommes normaux peuvent-ils devenir cruels ? Pour Scheoendorff, qui ne cache pas ses intentions, cette méditation est finalement une complicité. Son adaptation filmée d'un roman de Robert Musil met en scène des tyrans *in nucleo*. Au siècle suivant, affirme-t-il le désarroi passif de tous les Törless d'Allemagne servira le chancelier Hitler. Pourtant, il se dément lui-même en assurant que ses jeunes acteurs « n'ont toujours fait que ce qu'il leur a paru naturel », au point qu'il a fallu contrôler leur « réalisme ». La violence n'est donc pas l'apanage d'un régime ni celui d'un peuple... Par ailleurs, montrer que le désaveu du mal n'en est pas le remède, n'est guère original. Seule une remarquable interprétation, la froideur séduisante de quelques photos sauve donc cette fable germano-progressiste où la politique rejoint parfois le ton des *Amitiés particulières*.

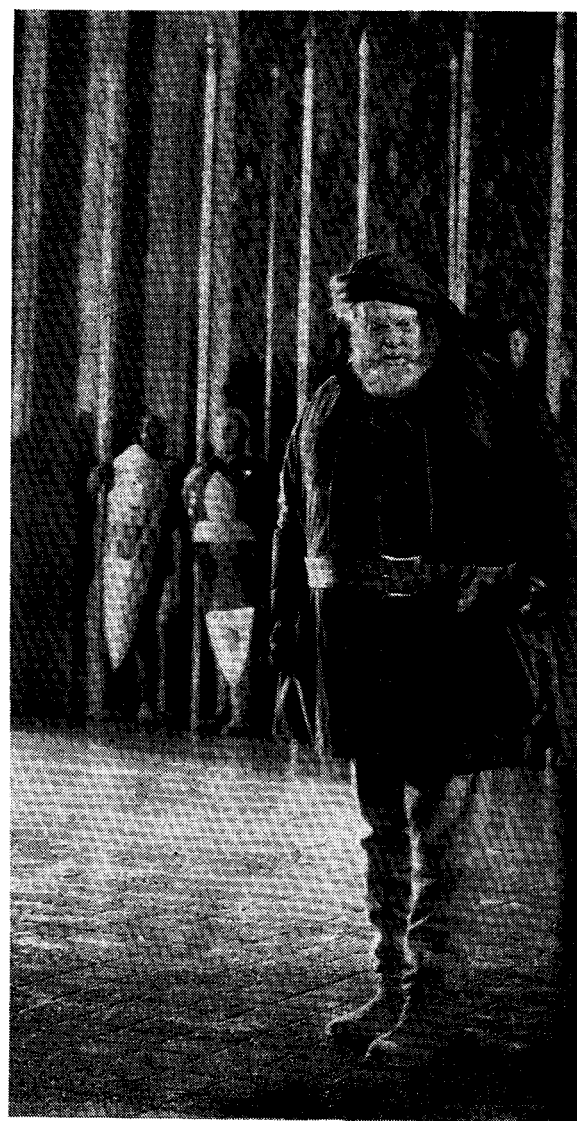


LES ESCLAVES EXISTENT TOUJOURS, de Maleno MALENOTTI.

Dernier en date d'une vague qui porte les réalisateurs italiens à chercher dans le Tiers-Monde les illustrations bizarres de la mentalité primitive, ce film situe un problème. Les esclaves, rappelle-t-il, existent toujours, et les terres d'élection du trafic s'étendent à la limite du continent noir et du monde arabe. Toutes les séquences, mises bout à bout dans une logique rudimentaire, ne traitent pas de l'esclavage. Mais l'ensemble des images, ce Moyen-Orient pétri de rites et d'intolérance, ces sultans décaqués, ces revendeurs de négresses à peine nubiles, font acte d'accusation. C'est le Tiers-Monde qui abrite les trafiquants d'hommes et les négriers de notre temps. La conclusion du cinéaste rejoint celle de l'ONU dont le débat sur l'esclavage a coïncidé avec la sortie du film. Même accompagnée d'un commentaire à circonstances atténuantes, ré-cité par M^{me} Françoise Giroud, de *l'Express*, ce document est une préface à l'extraordinaire *Africa Addio* que Jacopetti doit sortir, si tout va bien, ce mois-ci à Paris.

FALSTAFF, d'Orson WELLES.

Orson Welles a joué trois fois Falstaff au théâtre. Et chaque fois, dit-il, « il était moins désespéré » que dans le portrait qu'il en donne maintenant au cinéma. Moins désespéré, mais aussi moins bouffon, et le vrai drame (voir *l'Ange bleu*) naît de la rencontre de la farce et du désespoir. *Falstaff*, prix de la Critique internationale, est un grand drame, inspiré de cinq pièces de Shakespeare, et particulièrement d'*Henry IV*. Mais en dépit du titre, on n'y trouve pas seulement l'histoire de ce bouffon de cour, ami et confident du souverain, qui connaîtra l'exil dès lors que le prince de Galles deviendra Henry V, mais aussi une réflexion sur le prince lui-même. Les triboulets n'ont pas de place en politique et les chefs d'Etat élaguent toujours leur passé à la mesure qu'ils se rapprochent du pouvoir. Sur ce thème, Welles a projeté le génie de *Citizen Kane*, sa carrure, sa puissance, sa solitude, ses tics aussi. La sombre beauté de son œuvre, l'air d'Espagne qui baigne le nom de Shakespeare, évitent à *Falstaff* les défauts du théâtre filmé. Don Quichotte, auquel pense toujours Welles, et Welles lui-même, sont parents de cet amuseur renié, bafoué, et qui veut encore croire à l'amitié.



**JEAN
MABIRE**

L'EXILÉ DÉÇU ET


VOICI deux films importants. Non pas, sans doute, pour l'histoire du 7^e Art. Ni la guerre est finie, ni Objectif 500 millions ne dépassent, en qualité cinématographique, l'honnête moyenne. Ils appartiennent à ce que les Américains appellent « la série B », des films pour samedi soir et salles de banlieue. Le premier ressort du genre intellectuel et le second du genre policier. Ce qui rend ces films importants, c'est qu'ils abordent tous deux le même sujet, celui de la dépolitisation.

Dépolitisation. Le mot est nouveau et le phénomène récent. En France, ils datent du gaullisme et il n'est pas certain qu'ils lui survivent. Que le gaullisme s'appelle franquisme en Espagne ne change rien à la chose. Et on pourrait parler aussi de ce qui se passe chez MM. Wilson ou Erhard. (La dépolitisation est affaire européenne. Aux U.S.A. et en U.R.S.S., on assiste, au contraire, à une sorte de repolitisation, avec la naissance, dans l'un et l'autre empire, d'une opposition, de plus en plus sensible, à la politique officielle. Dans le tiers-monde, en Afrique tribale comme en Amérique latine ou au Moyen-Orient, la politique continue d'être ce qu'elle a toujours été : le délire, avec ses perpétuels sursauts d'anarchie et de dictature. Quant aux Chinois, ils ont compris que la politique était une affaire sérieuse et ils l'ont nationalisée. On en reparlera).

Cette parenthèse ne nous éloigne pas tellement de ces deux films. Il faut les voir. Vous les verrez. Ils méritent d'ailleurs une cote spéciale, comme celle que l'on affiche à la porte des églises : « pour spectateurs avertis et militants chevronnés ».

Sans doute, aurait-il été nécessaire que je prenne le temps de les revoir deux ou trois fois, pour bien les disséquer. Mais enfin, tels qu'ils sont gravés dans ma mémoire, ce n'est pas trop mal : mes souvenirs rejoignent ceux d'un spectateur moyen, c'est-à-dire une impression, quelques images et beaucoup de brouillard. Je regrette aussi de n'avoir pas davantage fouillé un trait insolite et essentiel qui les unit : les dialogues de *La guerre est finie* et de *Objectif 500 millions* sont du même auteur : le communiste espagnol Jorge Semprun. Curieux. Et il y a un certain nombre de questions que j'aimerais poser aux réalisateurs, Alain Resnais et Pierre Schoendoerffer. Ce sera pour une autre fois.

Dans *La guerre est finie*, Diego, un permanent du parti communiste espagnol clandestin, fait sans cesse la navette entre son pays et la France. Yves Montand n'est pas très convaincant dans ce rôle de prolétaire conscient et organisé. Mais Resnais a les moyens de se payer des vedettes internationales. A Paris, Diego partage son temps entre les lits d'une étudiante pro-Chinoise et d'une Suédoise paisible. Il participe



Une vieille légende chinoise dit que la peur est au centre de sept cercles concentriques. Celui qui n'en franchit aucun est un lâche ; l'homme qui, placé à l'extérieur, franchit le premier cercle est courageux. Et au fur et à mesure qu'il franchit les cercles suivants, son courage grandit. Celui qui franchit le sixième est téméraire. Celui qui franchit le septième est un fou et appartient au royaume de la mort. Mon héros va jusqu'au bout des sept cercles de la peur et du courage.

Pierre SCHOENDOERFFER



LE SOLDAT PERDU

également à des réunions d'émigrés, et en repart pour Madrid ou Barcelone, avec des instructions de plus en plus décalées par rapports à la réalité espagnole. L'essentiel du film est là (et non pas dans le style de Resnais, avec ses jongleries habituelles, comme l'abus des « images mentales »). Diego se rend compte que la guerre est finie, que 1966 n'est plus 1936 et il n'hésite pas à hurler que les anciens combattants l'emmerdent !

Schoendoerffer, au contraire, aime les anciens combattants. Mais d'un amour ambigu et cruel. On se souvient de l'admirable **317^e Section**. On n'avait peut-être pas à l'époque, tant était grande la tragique et simple vérité du film, remarqué ce goût de la mort (qui rendait un peu grinçante la seconde vision). L'adjudant Wilsdorff est devenu maintenant le capitaine Reichau, l'ex-capitaine. L'acteur Bruno Cremer s'est épaissi et semble mal à l'aise dans sa peau (phénomène courant chez les officiers sortis du rang). Le héros d'**Objectif 500 millions** a participé à la lutte de l'O.A.S., a été dénoncé, arrêté, jugé, condamné, emprisonné. Il sort de trois ans de taule et il erre, à la recherche d'un « job », sans grande conviction. Son job c'est la guerre et le metteur en scène, par le truchement de la télévision, accumule les images d'horreur Cadavres yéménites, blessés U.S. au Vietnam se succèdent, en gros plan, avec du sang et des mouches. Rencontre d'une jeune personne habillée de plastique et de fermeture-éclair. Elle propose « un coup » à l'ex-capitaine. Le héros accepte de devenir gangster. Mais il a plus le goût du suicide que le sens des affaires : l'aventure (un hold-up dans un appareil de l'Aéropostale) se terminera pitoyablement par une fusillade sur une plage sinistre.

Resnais et Schoendoerffer n'ont pas hésité à traiter en caricature le « milieu » naturel de leurs héros. Deux scènes sont à mettre en parallèle :

1° : La réunion des clandestins espagnols, ce petit soviet minable dans un H.L.M. de banlieue, où le responsable se grise de mots :

Nous sommes en situation pré-révolutionnaire.

La dictature est saisie de panique.

Elle se trouve aux abois...

Nous marchons vers la grève générale politique.

2° : Le diner des anciens d'Indochine où les « ex » se retrouvent dans un bistrot, tenu par un ancien adjudant et une Vietnamiennne, pour chanter en chœur :

**Nous sommes les hommes des troupes d'assaut
Soldats de la Révolution.**

Demain, brandissant nos drapeaux

Par nos villes nous défilerons.



Dans les deux cas, ce sont des vaincus qui chantent. Des hommes qui ont perdu la guerre, en 1939 ou en 1954. Ils ont pris du ventre, portent des lunettes et perdent leurs cheveux. Ils vivent dans le passé. Ils s'illusionnent. Ils veulent croire que l'on reverra le drapeau rouge sur Madrid et le drapeau tricolore sur Hanoï ou sur Alger. Ils sont naïfs, touchants, grotesques. Pire que tout, démodés. Le film de Schoendoerffer est encore plus nihiliste que celui de Resnais, parce que les communistes, tout chevaucheurs de nuées qu'ils apparaissent, essayent quand même de lutter et de vaincre. Ses activistes au contraire, semblent totalement H.S. (hors-service, comme on dit dans l'Armée).

Ces films devaient susciter des réactions : Un cinéaste de gauche touchait aux tabous de la gauche. Un cinéaste de droite proclamait la fatigue et le désespoir des hommes de droite. On sait que **La guerre est finie** fut tour à tour interdit à Cannes, pour ne pas déplaire au général Franco, et à Karlovy-vary, à la demande de la célèbre Passionaria. La presse communiste fut fort embarrassée pour en parler et préféra critiquer un gibier de choix : Dans **Objectif 500 millions**, enfin les activistes avouaient ! Un cinéaste, peu suspect de leur être hostile, proclamait leur passion de la mort, leur amour du passé, leur goût de la violence. C'était trop beau ! Ce film sur un soldat perdu devenait le



plus violent réquisitoire que l'on puisse imaginer contre l'O.A.S. et contre un certain type d'homme.

Le spectateur moyen identifie parfaitement l'ex-capitaine à tous les anciens partisans de l'Algérie française. Et il frémit d'avoir échappé à de tels cinglés qui passent leur nuits à jouer à la roulette russe avec un revolver à barillet ou à démonter un sturm-gewehr (fusil-mitrailleur, modèle réduit — une belle arme, ma foi). Toute tentative d'explication est vouée à un échec certain. Le public profitera d'un tel film pour condamner en bloc cette conception guerrière de la vie où se mêlent vices et vertus d'un autre âge.

Une explication ne peut être donnée qu'entre nous. On en revient aux spectateurs avertis et aux militants chevronnés... Si le film porte, c'est qu'il est vu de l'intérieur, comme celui de Resnais. On songe à Jean Cau, démolissant le mythe de l'intellectuel de gauche. C'est efficace. Dans ce sens, Schoendoerffer nous ouvre très utilement les yeux sur un certain nombre de nos tentations. Il nous montre ce que nous ne devons pas devenir, quel est l'homme que nous portons en nous et que nous devons abattre.

C'est une histoire qui ne date pas d'hier. Quand j'avais quinze ans, je lisais avec passion *Les Réprouvés* d'Ernst von Salomon et, comme tous les garçons de ma génération, j'étais séduit par le dur visage de l'activisme, par ce vertige « immense et rouge » dont parlait le poète fusillé. Heureusement pour lui, von Salomon n'a pas été fusillé. Et il a pu s'expliquer. Grâce au *Questionnaire*, nous savons maintenant qu'il était ce que nous nommons, entre nous, un « national ». Réactionnaire et nihiliste tout ensemble. Pendant quelques années, le romantisme des enfants de notre siècle s'est réfugié dans la caste militaire. Le mot d'ordre de ces hommes (par ailleurs, sympathiques, téméraires, pittoresques) était :

— Pas de politique !



A l'inverse de Diego, le militant désenchanté, l'ex-capitaine de Schoendoerffer n'a jamais fait de politique. Il n'est même pas au service d'une organisation tragiquement décalée par rapport au réel, il comprend la vanité du combat qu'il a mené. Ce fut le drame de ceux qui se battaient uniquement pour l'Algérie française : la province perdue, ils se retrouvent à l'ombre ou sur le sable, sans autre espoir que cette certitude d'avoir sauvé l'honneur et sans autre arme dans la vie que cette vertu inefficace.

La leçon à tirer de ces deux films est simple : le héros de Schoendoerffer n'en serait pas arrivé là, s'il avait possédé une foi politique (je parle, bien sûr, de conception du monde et non pas de calcul électoral). Mais avoir une foi politique n'est rien, si elle n'est plus adaptée à notre pays et à notre temps, à la situation en un mot. Diego, l'exilé espagnol, le sait.

« Pour ceux qui font des choses aujourd'hui, des choses vraiment importantes, la guerre est finie. Ils ont vingt ans et ce n'est pas notre passé qui les fait bouger, mais leur avenir. »



Et voilà. Le problème est posé. C'est parce que nous voulons le résoudre que nous aimons mieux parler de progrès technique que de « valeurs traditionnelles », de l'Europe plutôt que de l'Algérie, de demain de préférence à hier. Les « Attardés » se défont de nous, parce que nous savons analyser les échecs et aborder les problèmes de l'heure d'un œil froid.

Des termes comme « réalisme biologique » ou « empirisme logique » font horreur aux gens de droite, comme aux gens de gauche. Les chapelles politiques n'aiment pas que leurs dogmes soient remis en discussion, contestés. Le communisme, le gaullisme, sont devenus des Eglises, prétendues infaillibles. Il faudrait accepter leurs dogmes : il n'y a plus de bagnes en Sibérie et il y a assez d'auto-routes en France. La Gauche et la Droite sont aussi des Eglises. Quelles sont ces oppositions qui ne mettent pas en cause l'essentiel, le Régime lui-même ?

Dans la vie, comme au cinéma, deux hommes sont morts : le militant communiste et le capitaine activiste. Ils ont bien servi leur cause. Ils ont été efficaces. Autrefois. Mais c'était autrefois. Les temps ont changé. Ce que nous avons cru être le XX^e siècle n'aura duré que quelques dizaines d'années, de 1917 à 1945. Maintenant, c'est autre chose. C'est le monde moderne. Nous ne vivons plus avec des peaux de bêtes au creux des forêts. Nous ne lancerons plus de bombes. Nous ne défilerons plus.

La guerre est finie, mais la politique commence.

Objectif 500 millions. On peut doubler la mise : 450 millions d'Européens, 200 millions de Russes, 150 millions d'Américains. Et ceux du Canada, de Rhodésie, de Nouvelle-Zélande ou de Sud-Afrique... cela fait dans les 900 millions d'hommes blancs qui devront un jour s'unir, à travers le monde.

Notre fidélité est un devenir.

Jean MABIRE



QUART de finale à Wimbledon et Paris, demi-finale à Rome et en mixte à Wimbledon en 1966, championne de France avec un jeu pied-noir, c'est Françoise Durr, notre championne de 23 ans, arrivant tout droit du soleil. Elle s'envolait pour les Etats-Unis, se préparant à une longue tournée de plusieurs mois. Après New York, Boston, et la Californie, peut-être l'Amérique du Sud, en tout cas l'Australie.

Françoise Durr prend ainsi l'avion comme nous le bus. Sa raquette sous le bras, invitée à passer un week-end à Washington, elle arrive en Jet pour une belle partie de tennis. Sa grande famille, ce sont les joueurs internationaux, Latins, Brésiliens, Espagnols, et Anglo-Saxons. A Melbourne, elle a même retrouvé avec la joie qu'on devine des compatriotes pieds-noirs. Elle a déjeuné avec le colonel Gardes en Argentine :

— Il a fait un excellent pâté de lièvre, et puis il importe des endives. Il a maintenant toute une plantation. Il a un peu oublié la guerre psychologique. Il m'a dit seulement : « Ça a l'air de mieux marcher avec Boumédiène en Algérie... »

A La Trinidad, elle était toute seule en face de l'ambassadeur de France, charmant mais pas très bavard. « Ce fut un très long déjeuner ». Ses partenaires, également invités avaient tout simplement oublié l'heure du repas.

ET puis, cette année, Françoise Durr a été invitée à plusieurs tournois en Afrique du Sud où elle est demeurée près de deux mois. Ce n'était pas la première fois qu'elle choisissait des tournois sud-africains. Déjà, elle avait passé un étrange Noël chaud et ensoleillé, sur la plage, en pique-nique avec des amis.

— L'Afrique du Sud, c'est formidable. On y a des possibilités énormes. C'est le même climat qu'en Algérie et le genre de vie y est détendu, reposant, calme. Tout est merveilleux et confortable. D'ailleurs Le Cap est à la même latitude qu'Alger, c'est dire ! J'ai eu la chance de passer huit jours entiers

au Parc Krüger, huit jours sensationnels au milieu de la nature et des plus beaux animaux en liberté. Nous nous levions à six heures du matin et nous nous couchions à neuf heures du soir. Pour participer à la vie du Parc national, c'était nécessaire, mais il n'y a rien de plus sain !

— Et le tennis ?

— Alors là, le tennis, c'est excellent parce que tous les Sud-Africains sont des champions ! Il est vrai qu'il y a à Johannesburg, la capitale, autant de courts de tennis que dans toute l'Italie... On s'entraîne tout le temps. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont tant de champions là-bas : la moitié de la journée, on fait du sport ; ici, au contraire, le tennis français n'est pas poussé. Le Commissariat à la Jeunesse commence seulement maintenant à s'en occuper et à l'aider. Mais il est toujours à peu près impossible de s'entraîner à Paris. Et pour nous, c'est très simple, sauf sur la Côte d'Azur, il n'y a pas de tournois féminins, les hommes jouent entre eux. Mes terrains préférés sont Paris et Hambourg, mais je m'entraîne beaucoup mieux à Johannesburg ou à Melbourne !

— Allez-vous retourner en Afrique du Sud ?

— J'espère bien. Car j'aime beaucoup les Sud-Africains, c'est réciproque d'ailleurs car la France est très bien vue là-bas. Les Américains, eux, sont des hypocrites : ils boudent les Sud-Africains à cause de l'apartheid, mais ils sont encore plus racistes qu'eux. Et ce qui m'exaspère, ce sont toutes les

vexations que l'on fait subir aux joueurs sud-africains. On leur interdit de descendre d'un avion dans telle escale africaine, les Russes refusent de jouer avec eux. J'ai même assisté à un match au cours duquel le Russe faisait exprès de perdre la partie pour ne pas se retrouver ensuite contre un Sud-Africain en finale ! On me dira que la politique et le sport n'ont rien à voir !...

FRANÇOISE éclate de rire. Elle dit tout cela avec une pointe d'accent ensoleillé, gaie, souriante, mais regrettant l'Algérie qu'elle a quitté en mars 1962, où elle a passé toute sa jeunesse et à qui elle doit d'être aujourd'hui une championne. (Elle a terminé en finale la première fois en 1958, et l'année suivante, elle était championne de France junior). Sa meilleure histoire se passe à Marseille, où, quittant le court, elle n'avait pu se changer. « La mini-jupe s'est vraiment raccourcie, ouais ! » a-t-elle entendu sur son passage... Grande, et rousse, on dirait qu'elle a déjà pris quelque chose aux Sud-Africains, elle rit encore,

— Et le jeu pied-noir, qu'est-ce que c'est ?

— C'est tout simplement que j'allonge mon doigt sur le manche de la raquette. Il paraît que cela ne se fait pas. Et puis, on me dit toujours : le service n'est pas compris parce que je sers mal...

Telle qu'on la connaît, ce n'est sûrement pas vrai.

Jean DELORME



JEUNESSE

LE KARATÉ sport viril

UNE rue vieillote derrière la République. Des maisons aux murs décrépis. Des gosses qui jouent dans les rues. Des petits vieux qui se chauffent au soleil et qui regardent, l'air un peu hébété, les jolies filles qui descendent promener leur mini-jupe dans la lumière. Dans ce quartier, je dois rencontrer un Maître de Karaté.

Karaté ! Un mot plein de légende : James BOND, le secret des combats sans pitié et toujours victorieux, le mythe de l'homme invincible... Une succession de bruits étranges : J'entends des cris terribles, des coups sourds. Pas d'erreur possible, on tue quelqu'un ! Me serais-je trompé d'immeuble ? Serait-ce une annexe de la rue de Solférino ? Y préparerait-on déjà les élections législatives ?

Je monte au quatrième étage et pousse la porte : Je suis dans une salle de Karaté en pleine animation. Un petit homme trapu, roulant discrètement des mécaniques, vient vers moi, en kimono blanc :

— C'est vous le journaliste annoncé. Très heureux. Tenez, passez un kimono, la leçon commence tout de suite..

— C'est que je viens pour faire un article et... enfin, je ne voudrais pas vous gêner... (dans quel traquenard suis-je tombé ?)

— Dépêchez-vous, enfiler-moi ça !

C'est ainsi que je rentre dans le cercle infernal d'une séance de karaté : une demi-heure d'exercice de musculation, une heure de mouvements d'attaque et de défense, un nombre incalculable de bleus aux jambes, des coups partout, tous les muscles qui souffrent, des jambes de plomb, plus de souffle et finalement un grand vide dans la cervelle.

La fin du cours nous retrouve tous au bar le plus proche. A mes côtés M. B.. qui dirige le club :

— Alors qu'en pensez-vous ?

J'affirme que je suis frais comme une rose, mais mon verre tremble un peu dans ma main.

— Heu... une expérience très intéressante... il faut avoir fait ça au moins une fois dans sa vie... je vous enverrai du monde.

— Voyez-vous, le karaté est un sport complet, tous les muscles travaillent au maximum, la tête aussi d'ailleurs car il faut une grande concentration et beaucoup de conviction dans les combats. Dans notre société moderne, c'est un excellent dérivatif : la vie dans les grands ensembles est fatigante, mais ce sont les nerfs qui supportent le choc. Le karaté permet une dépense physique et psychique qui rétablit l'équilibre... D'ailleurs, tous mes élèves et moi-même sortons détendus du cours de karaté..

— En somme, si je vous ai bien compris, puisque l'on ne peut boxer son patron ou son député, on vient faire du Karaté !

— Attention ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit (Il lance des regards inquiets de part et d'autre). Le karaté, c'est d'abord tout le contraire de la brutalité.

— Cependant c'est bien utile dans la rue, la nuit, si on est attaqué par des malandrins...

— Bien sûr. C'est même très efficace... (M. B.. sourit, se frottant les mains de plaisir ; il doit sans doute se souvenir de démonstrations gratuites offertes à des Algériens avides, d'échanges culturels...) Le but recherché est tout autre : il s'agit d'acquiescer un bon contrôle de ses gestes. Parfois mes garçons l'acquièrent très vite. De toute façon, la pratique du karaté est bénéfique moralement et psychiquement.

— D'accord avec vous, mais ce sport, cet art martial, n'est-il pas réservé à une minorité ?

— Non ! les premières leçons sont dures mais en général c'est parce que la condition physique des débutants est insuffisante...

— J'en sais quelque chose ! Mes jambes ne me porteront jamais jusqu'au métro ! Autre chose, il y a beaucoup de folklore autour du karaté : on parle de briques que l'on casse d'un seul coup, de planches de sapin que l'on traverse du doigt, etc... Qu'en est-il exactement ?

— Vous l'avez dit, c'est du « folklore ». Pas sérieux tout ça. Le public se trompe sur notre compte : on nous prend pour des brutes ou pour des rigolos, pourtant je vous assure nous ne sommes ni les uns ni les autres.

— Pour moi vous m'avez convaincu ! A la semaine prochaine, pour la seconde leçon...

*UN REPORTAGE DE
Jean-Claude BOISNEY*

LE NOUVEAU JOURNAL DE M. PICKWICK

18 juin. M. François Pluchart, critique d'art à **Combat**, délire une fois de plus. Son sujet du jour : le peintre espagnol Antoni Tàpies (prix UNESCO 1958) qui expose, galerie Stadler, des tableaux faits de bouts de ficelles, vieux papiers, ordures diverses. « Ses déchets ménagers, écrit Pluchart se trouvent soudainement une signification émotionnelle », car « chargée de quotidienneté et d'éternité, sa peinture incarne une soif d'absolu ». Les lecteurs de **Combat** ont droit chaque semaine à une page entière de cette eau. Ils sont à plaindre.

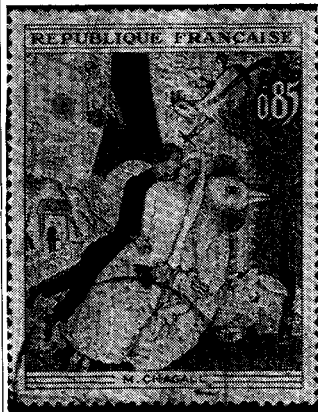
28 juin. Passé à l'exposition organisée par le **Cercle Wagner**, que vient de créer M. Pierre Devraigne, ancien président du Conseil Municipal. La nouvelle société a réuni une somme étonnante de souvenirs, partitions, croquis de mises en scène, pour la plupart venus de la collection



de M. Cabaud. Au moment où Bayreuth, dont le maire assistait à l'inauguration, va se jumeler avec Annecy, Wagner reste plus que

jamais vivant. Et voici que l'on annonce déjà un nouvel enregistrement de « la **Walkyrie** », par James King et Birgit Nilson! (Exposition Wagner. Musée Galliéra).

21 juillet. Le peintre russe Chagall vient de faire don à la ville de Nice d'un **Message biblique**. Il s'agit d'une suite d'œuvres



où se transpose très librement la mythologie de l'auteur, faite d'ânes volants et de violonistes bicolores. M. André Malraux présentera le « Message » au Louvre le printemps prochain, et ce sera une consécration. Chagall est bien en cour : l'an passé, on avait mis le plafond de l'Opéra à sa disposition, — pour des résultats d'ailleurs assez douteux.

1^{er} juillet. Passé devant « le Terrain Vague », la librairie où règne le très marxiste Eric Losfeld. **Jodelle** et **Barbarella** trônent en vitrine. Personnage des temps futurs, ou héroïne de notre temps prolongée dans le monde antique, leurs aventures, réservées aux adultes, ont pourtant

la forme des très classiques bandes dessinées. C'est que depuis deux ans, les « comics » américains veulent leurs lettres de noblesse. **Giff-wiff**, l'organe officiel de leur cercle d'études, a sorti son n° 19 dans le grand public. Est-ce la culture qui s'abaisse, ou le snobisme qui fait se rejoindre Kierkegaard, Forton et Bicot? Peut-être tout simplement l'attendrissement des initiés pour les images de leur enfance.

5 juillet. Écoulé en « avant-première » le premier disque de Lo Cicero. Sorti voici deux ans de la prison de Touz où l'avaient conduit ses activités Algérie Française, originaire lui-même de Sétif, Lo Cicero chante d'abord pour ses amis. Il enregistre au Club du Souvenir, et ne cache pas ses opinions : **Delta** est un hommage à Roger Degueudre, les **képis blancs** à la Légion, Alger

30 juillet. Diné à **La Fourchette d'Or**, dans le quartier des Beaux-Arts. Restaurant propre et tranquille, et service sympathique. Noté particulièrement un excellent Chiche-Kebab à la Turque (7 F), les couscous, l'entrecôte Fourchette d'Or, et les merghezes. Comme on s'en doute à voir le menu, on y reconte bon nombre de pieds-noirs. Beaucoup d'Américains aussi! (La Fourchette d'Or, 70, rue Mazarine, Paris 6^e).

à la province perdue, et le souvenir des bastilles revit dans les murs de ma prison.

L'Aurore a déjà parlé de Lo Cicero. **Candide** l'appelle « l'OAS chantant », les jeunes sifflent déjà ses airs. Avis aux progressistes : Lo Cicero entre dans la carrière! (Club du Souvenir, 19, rue Bergère, Paris 9^e. Un disque 45 t. 10 F).



UNE AVENTURE D'ASTÉRIX LE GAULOIS

le combat des chefs

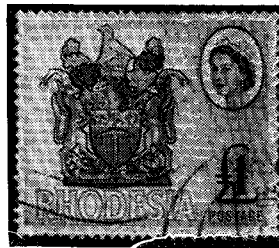


14 juillet. La France redevient gauloise. C'est évidemment le sympathique Astérix qui est à l'origine du phénomène. Dessiné par Goscinny, les albums d'Astérix tirent chacun à 300.000 exemplaires! Vi-

vant symbole de la résistance gauloise à la Rome décadente, Astérix y fait preuve d'un Nationalisme qui vire parfois au gaulisme. Son humour et sa bonne humeur l'excusent.

31 juillet. C'est le Living Theater de New-York qui a clos, au Théâtre de France, la session 1966 du Théâtre des Nations. Dans le style escroquerie à l'avant-garde, il est difficile de faire mieux. *Mysteries and smaller pieces*, notamment, est un morceau de cinq heures d'horloge, qui comprend successivement (ou simultanément) deux heures d'onomatopées diverses, quelques slogans marxistes, plusieurs distributions générales de papiers hygiénique, et un défilé d'acteurs dans l'obscurité, bâtons d'encens à la main, le tout étant accompagné de borborygmes,

hurlements et crachats sur scènes. *The Connection*, de Jack Gelber, anthologie du happening chez les drogués, complète le programme avec *The brig*, réquisitoire contre les « marines » écrit par Kenneth Brown.



4 juillet. Le baron Barclay, alias Jean Dupuy, a réussi à faire saisir le Petit précis de sociologie parisienne de M. Philippe Bouvard! Amusant, non-conformiste, plein d'esprit (bien que chroniqueur au *Figaro*), l'auteur le qualifiait de « personnage douteux ». Déjà, *Minute* avait fait l'épreuve des susceptibilités du personnage.

7 août. Dans la version originale de sa chanson, *Green berets*, le chanteur Barry Sadler exaltait les combats de ses camarades parachutistes contre le Viet-Cong. L'adaptation française en a fait une sorte d'hymne à la « fraternité universelle »! Gilbert Bécaud protestait récemment contre la version allemande de sa chanson *Nathalie*. Les Américains devraient également veiller à ce que les paroles de



leurs mélodies ne soient pas laissées à l'appréciation douteuse de certains « traducteurs » européens.

13 août. Acheté pour illustrer « Les quatre semaines dans le monde » de Fabrice Laroche, une jolie série de timbres rhodésiens, publiée au 28^e congrès de la société philatélique sud-africaine. L'une des figurines rappelle l'épopée des coches-courriers

11 août. Vu l'exposition d'art nègre au Grand-Palais. 500 pièces sélectionnées y ont été transportées à grand frais depuis



Dakar, sur les instances de M. Malraux. On ne peut pas dire que le spectacle en soit plus convaincant. L'ensemble ne frappe que pas son uniformité, et par ce qu'il souligne de rituel dans le mental de la négritude. Il a fallu des Picasso, Léger, Atlan ou Zadkine, dont l'exposition rappelle d'ailleurs les œuvres, pour que l'art magique de l'Afrique trouve un écho en Occident (*L'art nègre*, Grand Palais. Paris).

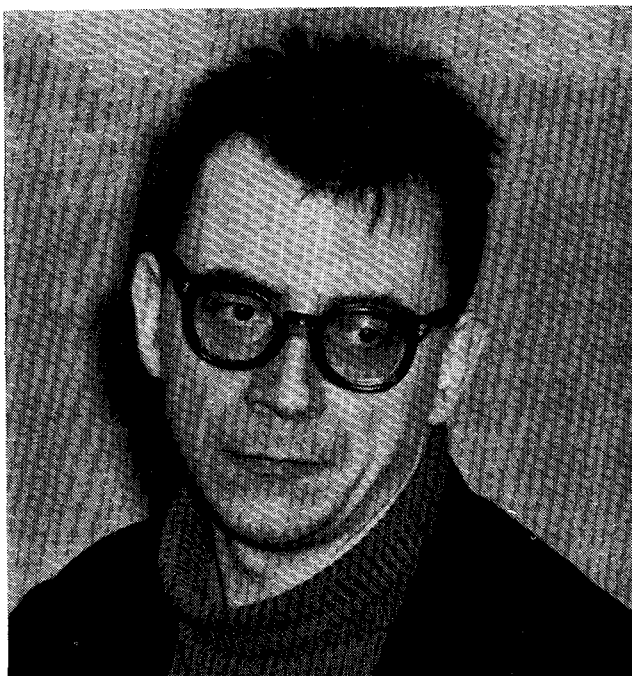
du XIX^e siècle : il fallait couvrir 300 miles en territoire matabélé pour relier, vers 1895, Salisbury et Bulawayo! Les timbres sont en vente au Philatelic de Salisbury (P.O. Box 8061. Causeway, Salisbury. Rhodesie).

15 août. En préparation depuis plusieurs mois déjà, le dernier film de Truffaut, **Fahrenheit 451**, ne devrait plus tarder à sortir. Cinéaste de la nouvelle vague (les 400 coups, **Tirez sur le pianiste**), François Truffaut a réalisé une adaptation du roman de Ray Bradbury, tableau d'anticipation d'un monde



où la lecture est devenue délit. Clandestins de la pensée non-conformiste et membre des brigades anti-lectures s'affrontent au travers des amours difficiles d'Oskar Werner et de Julie Christie.

22 août. Passé au Bistingo, près de Saint-Germain-des-Prés, où s'est ouvert le 4^e mini-théâtre de Paris. Pour un prix des plus modiques (3 et 5 F la consommation), on peut y voir deux courtes pièces chaque soir — dimanche et lundi exceptés. L'une d'elles, **Lustucru**, est une amusante satire due à Pierre Gripari, parue dans les Cahiers Universitaires. Pierre Gripari est l'auteur de divers livres non-conformistes parus aux Editions de la Table Ronde : « **Pierrot la lune** », « **le lieutenant Tenant** », « **Diabole, Dieu et autres contes de menterie** », (le Mini-théâtre du Bistingo, 3, rue Saint-Benoît, Paris 6^e, 222.45.30).



20 août. Reçu des Etats-Unis de nouvelles précisions sur la chanson américaine « engagée à contre-courant ». On connaissait déjà Vera Vanderlaan. Voici qu'Allen Peltier a vendu 200.000 exemplaires, en deux semaines, de **Day for decision**, une chanson où il affirme « préférer mourir d'un cancer que subir la dictature commu-

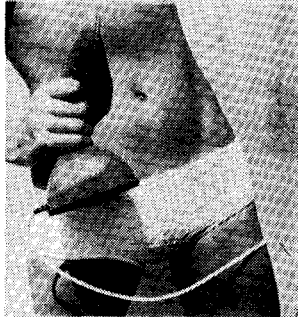
niste ». Pour « sauver la liberté à n'importe quel prix », Johnny Wright chante **Hello Viet-Nam** (Decca. DL 4698), air que l'on retrouve sur un disque de Dave Dudley (Mercury MG 21057), avec **Talking Viet-Nam**, histoire d'un « marin » qui s'en prend à des manifestants marxistes devant la Maison-Blanche. Janet Green iro-

nise sur la coexistence pacifique dans **The hunter and the Bear** (Chantico Records. P.O. Box 890. Long Beach. California). Enfin, Barry Sadler, auteur des fameux **Green berets**, vient d'enregistrer un 33 T de douze chansons (RCA Victor. LPM 3547). Décidément l'« engagement » n'est plus à sens unique.



26 août. Parcouru le numéro spécial du **Crapouillot** sur les Suédois. L'auteur, Yves de Saint-Agnès, en a fait une étude passionnante, alerte, documentée... et utile. Modèles pour les uns, semi-robots pour les autres, les Suédois y apparaissent toujours fidèles aux vieilles traditions nordiques, corrigées. Auteur d'une **Révolution sexuelle**, parue chez

CRAPOUILLOT



Julliard, Yves de Saint-Agnès écrivait dans **L'Express**. Il a l'esprit indépendant; il écrit aujourd'hui dans **Minute** (« **les Suédois** », édité par « le **Crapouillot** » 6 F).

6 juillet. Le **Nouvel Adam**, que M. Claude Perdriol (le **Nouvel Observateur**) a racheté, fait paraître une étude passionnante sur les vrais maîtres de la mode et du yéyé.

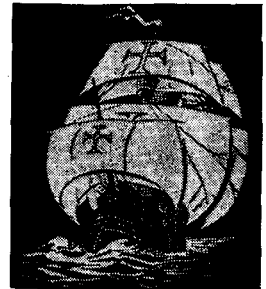


Bien que favorable à son sujet, elle a le mérite d'attirer l'attention sur ceux qui en sont venus à faire de leurs élucubrations commerciales des obligations sociales. Leur chef de file incontesté, M. James Aïch, propriétaire du James Palladium, vient d'acheter le célèbre café « la Grande Séverine ». Il y avait fait ses débuts comme barman. Aujourd'hui, il est sur le point de faire paraître sa biographie.

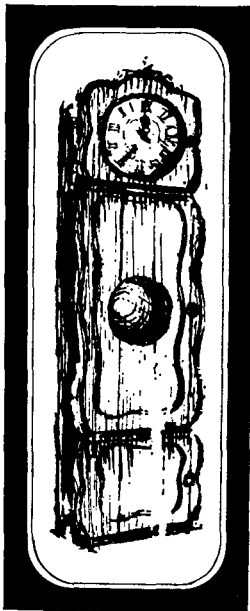
23 août. Lu avec retard l'incroyable réaction de certains lecteurs de **Paris-Match** aux enquêtes de cet hebdomadaire sur « la vie avant la naissance ». « Nous sommes en plein paganisme » écrit sérieusement un des censeurs amateurs! La rédaction du journal a raison de voir dans les lettres reçues « deux conceptions de vivre qui s'affrontent ». Dans le passé, on voulait aussi mettre des caleçons aux statues et goudronner « le déjeuner sur l'herbe » de Manet. L'Ordre moral s'estompe, mais certains tabous demeurent.

22 août. Visité le petit passage des Panoramas, qui se cache à Paris près du boulevard Montmartre. C'est là que les initiés se procurent tout l'attirail d'**espionnage amateur** (ou **professionnel**?) en vente libre à Paris. Epingles de clavate, montres-micros, stylos photographiques, enregistreurs à longues distance, magnétophones miniatures, on trouve tout.

Editorial de Jean Haupt: **Actualité de La Fontaine**. Luis Fernandes : **10 juin : Journée de la Lusitanité**. Jacques Ploncard d'Assac : **Où va l'Espagne?** Pierre Hofstetter : **Justice pour Quisling!** Umberto Mazzotti : **Chroniques italiennes** ; **Le deuxième parti**. Jean-Louis Marin : **Découvertes à travers le Tiers-Monde** ; **Adieu, Afrique!** Nouvelles du Portugal d'Outre-Mer Portugal, Pays du Tourisme : **La Beira Alta**. Dieter Weisenberg : « **Découvertes** » de **Bonn à Berlin** : **Une brèche dans le front de défense**. Découverte de la vérité. Echos et Propos de « **Découvertes** ».



DÉCOUVERTES



Les nouvelles du 68 rue de Vaugirard

— Pendant les vacances d'été — et pour répondre au désir exprimé par de nombreux amis de province — la Librairie de l'Amitié restera ouverte aux heures habituelles : de 10 à 13 h., et de 15 à 20 h.

— **Madame Gingembre**, Directrice de la Librairie, a tout spécialement sélectionné un certain nombre d'ouvrages à lire en vacances : on peut se procurer cette sélection à la Librairie, en adressant 2 F en timbres.

— Pendant tout le mois de juin, plusieurs auteurs sont venus signer leurs ouvrages : **Saint-Loup**, le **Capitaine Ysquierdo**, **Jean Montigny**, **Jean Mabire**, etc...

A LA LIBRAIRIE DE L'AMITIÉ

68, rue de Vaugirard, — PARIS-VI^e BAB. 34-01

A partir du 1^{er} juin, la librairie fermera tous les jours, de 13 h. à 14 h. 30. Elle sera donc ouverte, sauf le dimanche, de 10 h. à 13 h., et de 14 h. 30 à 20 h.

LA COMMISSION RESTREINTE DE COUPE DE CHEVEUX IMMÉDIATE A SIÉGÉ SUR LES BORDS DE LA SEINE



Le Gouvernement a institué des commissions restreintes de retrait immédiat de permis de conduire qui siègent en plein champ et prononcent des sentences dont la sévérité est aussi certaine qu'est probant le sous-équipement du réseau routier français.

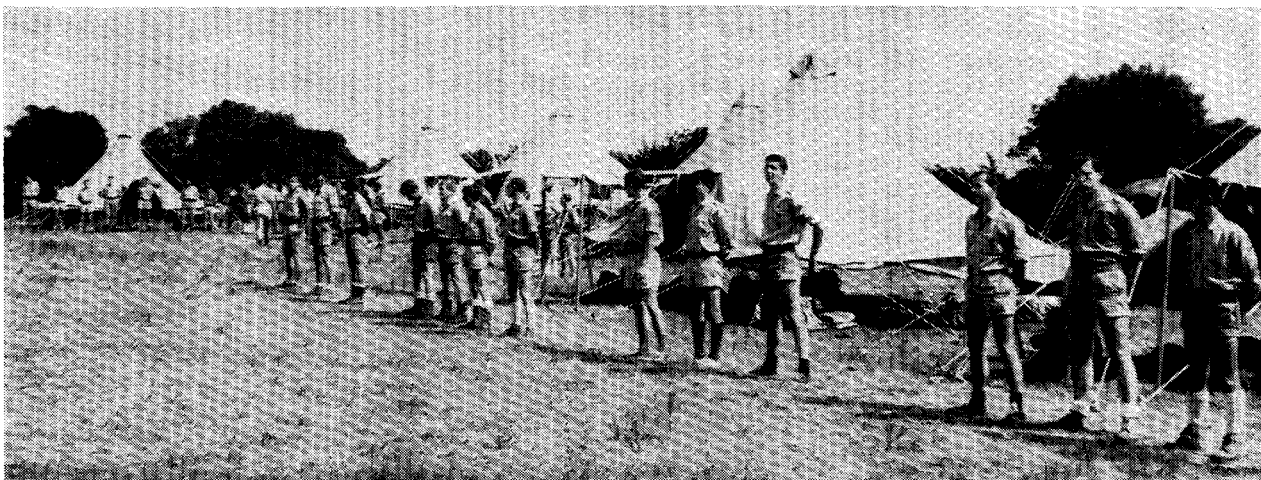
Des étudiants parisiens, fatigués de voir le Quartier Latin envahi par une horde de « beatniks » chevelus et répugnants, ont décidé d'instituer à leur tour une commission restreinte de coupe de cheveux immédiate. Elle a siégé, à plusieurs reprises, sur les berges de la Seine. Des ciseaux, maniés par des mains vigoureuses ont ainsi considérablement rafraîchi les tignasses crasseuses de quelques beatniks du sexe apparemment masculin. Cette opération de salubrité, a été photographiée sur le vif.

CETTE année, le 4^e Camp-Ecole de la Fédération des Etudiants Nationalistes s'est tenu dans le Gard et a réuni plus de cent cinquante stagiaires, venus de toutes les villes universitaires et de toutes les provinces de France.

Un des meilleurs souvenirs de tous les participants à ce camp fut sans aucun doute la veillée du samedi 23 juillet à laquelle furent conviés tous les habitants du pays. Une centaine de villageois et d'estivants, et parmi eux le maire de la commune et le curé de la paroisse, se rendirent au vieux mas provençal où

avait lieu la veillée. A la fin de la soirée tout le monde chantait en chœur les chants de marche et de veillée, familiers aux garçons de la F.E.N. et que ne tardèrent pas à apprendre tous ceux et toutes celles qui participaient à cette veillée dont le thème central était l'Europe, son passé et son avenir.

On sait que le recueil « Chants de militant » est en vente contre la somme de 2,80 franco, adressés au C.C.P. du Mouvement Nationaliste du Progrès, Paris 16.508 91.



DISQUES ALLEMANDS

Variétés — Folklore — Classiques
documentation sur demande

La maison du disque
Haguenau (Bas-Rhin)

Vrais vins de vigneron

Eau de vie de pays

ANDRE DELACHAUX

171, rue du Général-Leclerc

Marlotte (S.-&M.)

Tél. : 931-90-11

Pur rhum distillé à la Guadeloupe

« La Bretagne Réelle-Celtia »

Tribune libre bretonne

22 — Merdrignac

Abonnement : 10 F. Complet : 35 F.

(197 numéros parus). Spécimen 32 p.

1 F. — C.C.P. 754-82 RENNES.

Pensées d'un jeune Nationaliste : 4 F.

Petite Histoire de la Bretagne Nationale : 4 F.

Nationalisme et Liberté : 1 F.

P. DUBOIS remonte son entreprise.

— Travail de professionnel —

PEINTURE - DECORATION

PAPIER PEINT - VITRERIE

RAVALEMENT

Philibert DUBOIS, 29, av. Tru-

daïne — Paris (9^e) — Tél. : 253-09-59

ALEXANDRE TISLENKOFF

“ J'ACCUSE LEMARCHAND ”

« — Qui sont tes chefs. Où est Salan? On sait que tu fais partie de l'O.A.S... »

Je n'ai pas parlé. Alors, ils m'ont mis un couteau sous la paupière : Si tu ne parles pas, on te l'arrache!... »



Alexandre Tislenkoff, l'un des responsables des émissions-pirates d'Alger, sur la longueur d'ondes de France V, était entre les mains des « barbouzes », 24 Janvier 1962..

Deux jours plus tard, à 16 heures, 125 kgs de plastic détruisaient de fond en comble la villa Andréa, Rue Fabre, à El Biar, où était détenu Tislenkoff.

Alors, il va se trouver face à face avec Lemarchand..

Tortures, assassinats, enlèvements, interrogatoires de police, « promenades » dans les rues d'Alger, en voiture, menottes aux poignets, une cagoule sur le visage.

Tislenkoff raconte..

1 vol. 256 p. dont 8 hors-texte photos et documents inédits. Préface de François BRIGNEAU — 12 F. + T.L. Editions Saint-Just.

En vente permanente aux bureaux d'Europe-Action

1	Abonnement à EUROPE-ACTION mensuel	20	F
2	Abonnement à EUROPE-ACTION hebdomadaire	40	F
3	Abonnement aux CAHIERS U 1966	10	F
4	ABONNEMENT TOTAL (mensuel, hebdomadaire, bimestriel)	60	F
5	Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1963 (mensuel)	25	F
6	Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1964 (mensuel)	15	F
7	Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1965 (mensuel)	15	F
8	EUROPE-ACTION : « Qu'est-ce que le Nationalisme ? »	3	F
9	C.E.P.E.O. : « Eléments pour une Economie Organique »	3	F
10	Pierre Hofstetter : Où vont les U.S.A. ?	5	F
11	Robert-Jean Bradout : Les Baïonnettes du Kremlin	5	F
12	Gilles Fournier & Fabrice Laroche : Vérité pour l'Afrique du Sud	5	F
13	Pierre Hofstetter : O.N.U. danger!	5	F
14	Coral : Journal d'un suspect	Prix exceptionnel : 10	F
15	Coral : Petit guide des fonds de poubelles	4	F
16	Jean Mabire : Drieu parmi nous (dédicacé)	14,70	F
17	Fabrice Laroche : Salan devant l'opinion (dédicacé)	15,45	F
18	Fabrice Laroche & François d'Orcival : Le courage est leur patrie (dédicacé)	13,90	F
19	Catalogue 1966 de la Librairie de l'Amitié (paiement en timbres)	2	F

Bulletin de commande

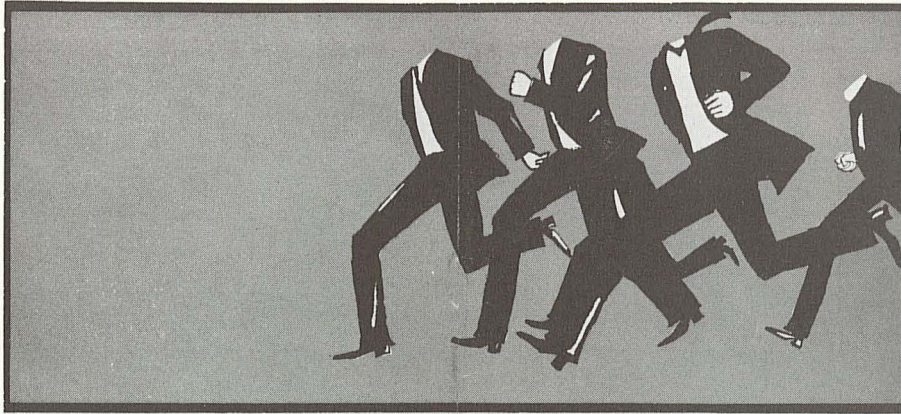
NOM Prénom

Adresse

Commande les numéros suivants :
et joint la somme totale de au C.C.P. EUROPE-ACTION, Paris 21.684.41

Le Signature

CAHIERS UNIVERSITAIRES



SNOBISME, Etc. SNOBISME, Etc.

Avec la participation de : Jean, BOURDIER / Jacques LAURENT /
Pierre GRIPARI / J.J. SEMPE / KIRAZ / Nicole de BURON / Jean MA-
BIRE / Georges MATHIEU / CORAL / Jean CALU / Andre CASANOVA /

N 27 / 2. F. / VII-VIII

CAHIERS
UNIVERSITAIRES
1966

Tous les deux mois, les Cahiers vous servent de deux façons :

1. ils complètent votre culture sur le fond des problèmes de notre temps
 2. ils vous distraient des questions d'actualité pour vous guider dans notre histoire et notre avenir
- Les recherches qui vous donneront une image complète et synthétique du nationalisme, l'équipe des Cahiers s'est engagée à les faire pour vous, à votre place.

VOULEZ-VOUS RECEVOIR UN NUMÉRO SPÉCIMEN DES CAHIERS ? Nom _____

Adresse complète _____

ci-joint 2 F en timbres à adresser à Cahiers Universitaires, 68 rue de Vaugirard, Paris 6e.

LE DISQUE DE JEAN-PAUL LO CICERO EST PARU

JEAN-PAUL LO CICERO est un jeune Sétifien de 23 ans.

Il a passé deux années en prison pour fidélité à l'Algérie française et y a composé sur une guitare de sa fabrication (4479 allumettes) d'admirables chansons dont l'une est dédiée à la mémoire de Degueldre et Bastien-Thiry.

En vente au CLUB DU SOUVENIR - B.P. 126-06 - Paris 6°.

Nom

Adresse

commande exemplaires (à 11,50 F franco) du disque de Jean-Paul Lo Cicero et règle par chèque ou virement postal, correspondant au présent bon, au CCP 1779-27 Paris.

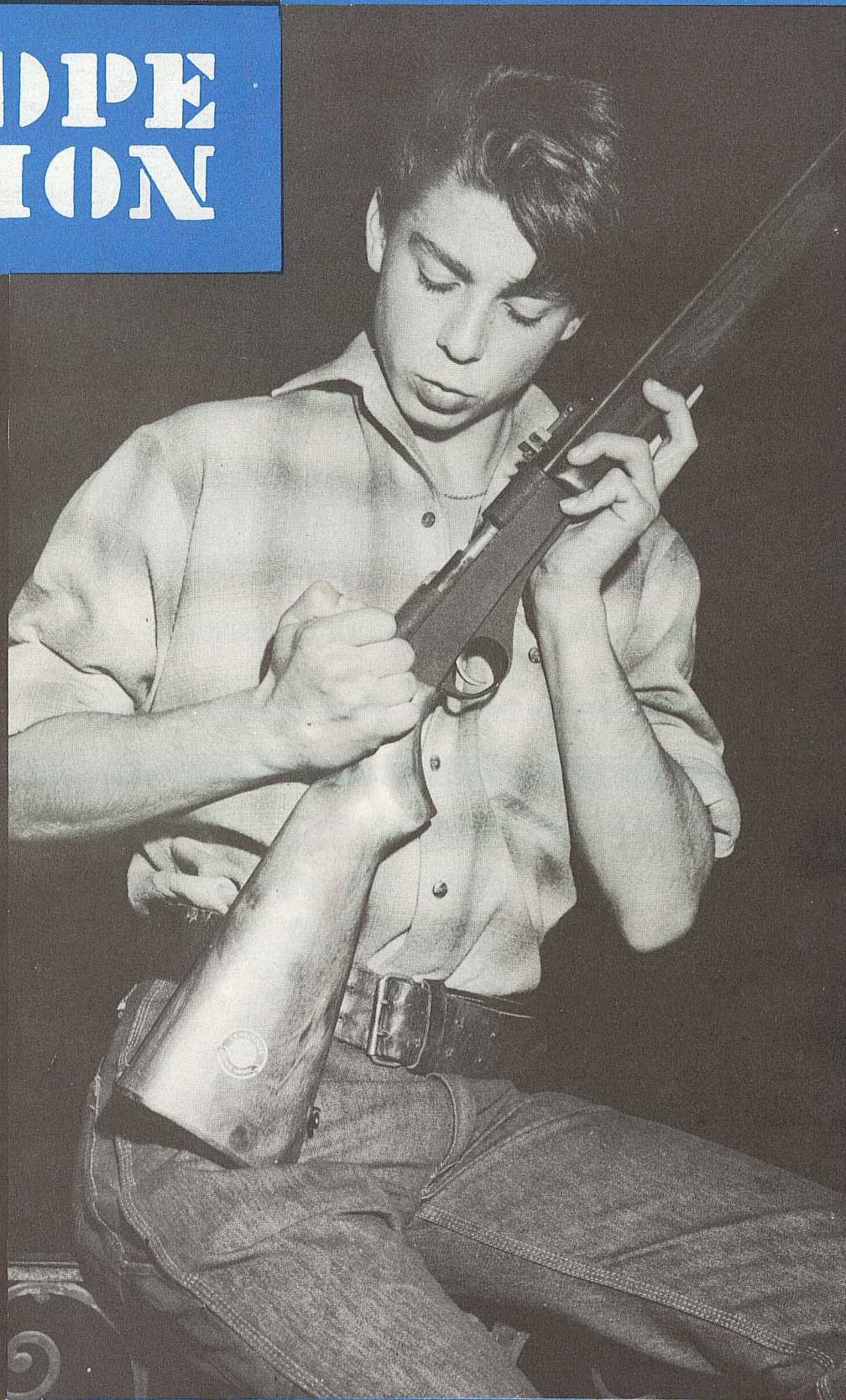
DELTA - LES MURS DE MA PRISON - KÉPI BLANC ALGER



EUROPE ACTION

La chasse est une école sans pareille
d'énergie, d'attention et de commande-
ment de soi-même.

LA VARENDE



N° 45 septembre 1966

OUVERTURE

2 F

N.M.P.P.